

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique
Université Larbi Tebessi – Tébessa



Faculté des lettres et des langues

Département des lettres et langue françaises

Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master

Spécialité : Littérature Générale et Comparée

Intitulé :

**Interdisciplinarité : l'économie dans la
littérature**

**Une lecture sociocritique de l'Argent
d'Emile Zola**

Sous la direction du :

- M. NEBAT Djamel

Présenté et soutenu par :

- KADRI Oumaima

- OTMANI Zineb

Année universitaire :

2019/2020

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....

Dédicace.....

INTRODUCTION

PREMIER CHAPITRE : Conceptualisation et contextualisation de l'œuvre de la recherche

1. Littérature et économie
2. Émile Zola.....
 - La technique de documentation de Zola.....
3. Résumé de l'œuvre.....
4. Tel père, tel fils.....
 - L'hérédité de Claude Bernard
 - La pensée Tainienne : le milieu et le moment.....
5. La race : Dans ce monde entièrement chrétien, les businessmen sont des juifs.....

DEUXIEME CHAPITRE : L'approche sociocritique

1. L'interdisciplinarité
2. Le naturalisme

 - Définitions.....
 - Zola : initiateur du naturalisme
 - Les principes du naturalisme.....

3. La sociocritique.....
 - De la sociologie de la littérature à la sociocritique
 - La sociocritique de Claude Duchet
 - Définition.....
 - Concepts de la sociocritique de Claude Duchet.....

TROISIEME CHAPITRE : La littérature au service de l'économie

1. La structure de la société du roman

 - 1.1. Les structures économiques de la société du roman

 - 1.1.1. La Bourse
 - 1.1.2. La banque.....
 - 1.1.3. Le Collectivisme VS le Capitalisme.....
 - 1.1.4. La petite Bourse des pieds noirs.....
 - 1.1.5. La prodigalité est le seul luxe des pauvres.....
 - 1.1.6. Riche en projet, léger en argent.....

1.1.7. La comédie de luxe.....	
1.1.8. Le tapage médiatique.....	
1.1.9. Le mariage d'intérêt : économie et politique.....	
1.1.10. La bataille boursière	

2. Les discours sociaux

2.1. Discours social sur l'argent	
2.2. Discours social sur les rapports entre l'argent et la libido	
2.3. Discours social sur le jeu boursier	

CONCLUSION

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Remerciements

Nous voudrions dans un premier temps remercier notre directeur de recherche

M.Djamel Nebat pour sa patience et surtout pour ses judicieux conseils, qui ont contribué à alimenter notre réflexion.

Nos parents, pour leur soutien et leurs encouragements.

Nous adressons également nos sincères remerciements à tous les professeurs, qui ont accepté de répondre à nos questions durant nos recherches.

Nous tenons à remercier, toute personne, qui de près ou de loin a contribué à la réalisation de ce travail.

Dédicace

À papa mon bonheur qui me tenaient la tête haute, fiers de lui.

À mon père, la raison pour laquelle je suis dans la vie avec les armes de combat.

À ma vie (ma mère), la source de l'amour, et qui m'a appris à tenir n'importe comment les circonstances changent.

À mes frères qui étaient toujours à mes côtés.(RACHID,MAHDI, MOUAD).

À ma chère soeur ZOHRA.

À ma meilleure amie SARA, qui m'a accompagné dans ma carrière universitaire.

À mes cousines (INTISSAR, OUMAIMA , YOUSRA).

À ma copine OUMAIMA qui m'a tant aidé.

A mon professeur NABET qui m'a guidé dans le parcours éducative.

A l'âme de ma copine IMEN.

Introduction

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui qu'il était un temps où l'homme de science ou plus précisément l'économiste pouvait être également un subtil écrivain où l'écrivain était tout aussi à l'aise avec sa plume que dans sa start-up.

Auparavant, les penseurs considèrent la science et la littérature comme deux disciplines divergentes et concurrentes à la fois, dans la mesure où la science est conçue comme une activité rigoureuse censée rendre compte objectivement des lois de la nature. A contrario, la littérature est perçue comme l'art des belles lettres qui chante le beau et l'amour et véhicule des métaphores pleines d'émotions et chargées de beaux sentiments.

Pour le littéraire, le scientifique est isolé du monde dans son laboratoire, coupé des passions politiques, des affaires culturelles et des réalités de son temps. Inversement, les scientifiques perçoivent l'homme de littérature comme un esprit créateur mais très rêveur qui vit dans les nuages.

C'est avec l'entrée de l'interdisciplinarité dans la littérature en 1960 que les penseurs dépassent les barrières entre la science et la littérature, leur vision du monde commence à s'élargir et leurs esprits acceptent le fait que toutes les disciplines peuvent se compléter :

« C'est l'ouvrage de Fernand Halpin en 1987, la structure poétique du monde : Copernic, Kepler, qui constitue à bien des égards un jalon décisif en proposant l'analyse poétique de textes économiques, et en ouvrant la voie à une série d'études interdisciplinaires. »¹

Emile Zola dans son fameux roman *L'Argent*, incarne bel et bien cette interdisciplinarité entre la littérature et l'économie. Cette œuvre publiée en 1891 raconte la faillite de Saccard, le directeur de la Banque universelle, et décrit l'apparition de la finance moderne : Le fonctionnement de la bourse, le travail de la banque, les mécanismes spéculatifs...etc.

Zola en livre une description haute en couleurs et en personnages, complétée par la solide documentation qu'il a amassée, cela dénote que les intrigues de son roman ne sont pas complètement le fruit de son imagination. Cependant le génie de Zola se voit

¹ <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2014-3-page-31.htm> (Consulté le: 31/04/2020 à 16h)

clairement dans le fait qu'il ne taraude pas ses lecteurs avec des thématiques économiques assez arides et techniques tout au contraire, il sait dramatiser sa fiction inspirée des réalités économiques de son temps avec une grande habilité et les transformer en un beau texte littéraire.

Partant de ce constat, notre problématique de recherche sera la suivante :

Est-ce que nous pouvons nous référer à un texte littéraire comme l'*Argent* d'Emile Zola pour étudier un phénomène économique alors qu'il existe toute une panoplie d'ouvrages de qualité écrits par des spécialistes de l'économie, en d'autres termes en quoi le regard de Zola est-il différent de celui du pur chercheur et qu'est-ce qu'il apporte de plus ?

Après cette interrogation, deux hypothèses proviennent à notre esprit en guise de réponse anticipée :

- L'économie dans la littérature n'est pas considérée comme un thème littéraire mais elle constitue pour les économistes un instrument de mise en question de leur propre discipline.
- Le romancier n'est plus ce poète isolé du monde qui chante le beau et l'amour et choisit les belles lettres au détriment du contenu, il est le miroir de sa société, il peut traiter toutes les thématiques de sa société, déceler ses problèmes et chercher à les résoudre logiquement et scientifiquement.

Pour mieux circonscrire notre analyse, nous avons scindé notre travail de recherche en trois chapitres. Le premier pour la présentation détaillée de notre œuvre de recherche. Le deuxième est consacré au volet théorique qui parle de l'interdisciplinarité, du naturalisme et de l'approche sociocritique et le troisième pour l'application de cette théorie sur notre corpus.

Le premier chapitre est intitulé : « **Conceptualisation et contextualisation de l'œuvre de la recherche** », comprendra cinq sous-chapitres à travers lesquels nous allons bien cerner le roman dans son contexte et nous allons déterminer la technique de documentation de Zola et de quelles méthodes l'auteur s'est servi pour ses recherches et sa

rédaction. Dans le deuxième intitulé : « **L'approche sociocritique** », nous parlerons de l'interdisciplinarité qui suppose un dialogue et un échange entre les deux disciplines (littérature/économie), du naturaliste et ses principes et de l'évolution de l'approche sociocritique à partir de la sociologie de la littérature, plus la relation entre la sociocritique et la socialité et enfin de la nouvelle perspective de la sociocritique, élaborée en 1971 par Claude Duchet. Dans le troisième chapitre intitulé : « **La littérature au service de l'économie** » cette partie pratique comprendra, aussi, deux secteurs. Dans la première, intitulée : « **Les structures de la société du roman** », nous étudions les structures économiques qui constituent les bases de la société du texte. La deuxième section intitulée : « **Les discours sociaux** », sera consacrée à l'étude des discours sociaux du texte.

Reste la question du choix du roman étudié ici. Dans les grands romans qui rendent compte de l'atmosphère économique d'une période donnée, comment ne pas parler des écrits de Zola ?

Par l'exactitude des informations fournies dans son œuvre « *L'Argent* » sur le monde du travail du 19^{ème} siècle, et précisément sur les mécanismes et d'éléments macro-économiques tels la spéculation et les marchés financiers et la bourse, est une œuvre clé et donc une contribution précieuse à l'histoire économique et s'affirme comme une source particulièrement utile pour les spécialistes de l'économie. Il nous permet d'obtenir des informations qu'eux-mêmes ne sont pas en mesure de nous fournir.

Il y'a des raisons diverses pour lesquelles nous avons choisi d'écrire notre travail de recherche sur *L'Argent* d'Emile Zola : nous avons lu le roman et nous avons vraiment apprécié la lecture. Le roman est captivant, intéressant et dramatique. L'autre raison est pour savoir combien la science économique charrie des métaphores et des images et pour découvrir l'interaction entre littérature et économie qui sont deux domaines complètement séparés. Et aussi parce que Zola éprouve un grand sérieux et un grand souci de se documenter de façon adéquate sur les thèmes qu'il va aborder.

PREMIER CHAPITRE

Conceptualisation et contextualisation de l'œuvre de la recherche

1. Littérature et économie :

Depuis la nuit des temps, de la Bible aux écrits de l'Antiquité grecque et latine, les textes littéraires abordent les notions économiques tels que la question de travail, de la subsistance et du luxe, du désir de richesse ou des contraintes de l'épargne... etc.

La littérature précède l'histoire et la philosophie, donc elle a eu la priorité de traiter les sujets économiques. La plupart des notions ou des questions économiques n'ont fait l'objet d'un discours proprement économique que très tard dans l'histoire et l'humanité, alors qu'elles faisaient l'objet du discours littéraire. Citant à titre d'exemple le thème de la lutte pour la subsistance que Keynes identifie comme le problème primordial et le plus pressant de l'espèce humaine, est exprimé dans la littérature avant de l'être dans le discours économique ; qui est un discours très récemment apparu. Il y a donc une antériorité de la littérature sur la pensée économique.

La pensée économique entretient une relation ancienne avec la philosophie et les sciences humaines et sociales. Sa proximité avec la philosophie politique et morale apparaît dès son origine au XVII^e siècle. Avant d'écrire *la Richesse des nations*, Adam Smith occupe Glasgow une chaire de philosophie morale. À sa suite, beaucoup d'économistes, de Marx à Sen, étaient économistes et philosophes à la fois.

La relation de l'économie à la sociologie est plus ambivalente. Contrairement à une idée répandue, la pensée économique ne s'est pas un jour séparée des sciences sociales car les sciences sociales n'existaient pas lorsque la pensée économique s'est inventée. L'économie est née certes d'une séparation, mais d'avec la philosophie plutôt que d'avec la sociologie, qui devait attendre le XIX^e siècle pour se constituer.

Quelques économistes s'intéressent à la littérature. Deux ouvrages récents sont d'ailleurs un indice de cet intérêt nouveau des économistes pour la littérature. Thomas Piketty, dans *Le Capital au XXI^e siècle*, convoque les récits romanesques de Jane Austen ou Balzac pour illustrer des phénomènes et des raisonnements économiques. Bernard Maris a publié en 2014 un ouvrage consacré à l'œuvre de Michel Houellebecq : *Houellebecq économiste*.

Thomas Piketty investit des exemples tirés de la littérature afin d'établir la pertinence historique de son analyse de la nature du capital. Le rendement du capital dans des récits aussi différents que *Mansfield Park* de Jane Austen ou le *César Birotteau* de Balzac n'est

qu'apparemment supérieur aux rentes issues de la propriété du sol ou de la dette publique. Il faut en effet déduire du rendement du capital une rémunération du travail de gestion effectuée par les propriétaires du capital, travail dont Jane Austen comme Balzac prennent soin d'informer minutieusement le lecteur.

Piketty s'appuie sur ces données, fictives certes mais conformes aux données réelles établies par les historiens, pour construire un concept de capital qui inclut l'ensemble des placements, immobiliers ou financiers. Un peu plus loin, il a recours à une scène du *Père Goriot* dans laquelle Vautrin expose à Rastignac les bénéfices d'un riche mariage au regard du rendement d'un diplôme en droit. Le riche mariage procure une dot, c'est-à-dire un capital dont le rendement annuel permettra un train de vie bien supérieur aux appointements d'un juge ou même d'un procureur. La différence des rendements comparés du travail et du capital, qui fonde l'arbitrage entre capital humain et capital financier, est manifeste. On s'enrichit bien davantage en plaçant des capitaux qu'en dépensant ses ressources pour étudier. Balzac, témoin de son époque, rend compte à travers les mots de ses personnages des stratégies individuelles en matière d'accumulation du capital.

Le roman est ici outil pédagogique, il rend accessibles des idées théoriques et matériau historique. *Piketty* commente ainsi *Balzac* : « *Le plus effrayant, dans le discours de Vautrin, est l'exactitude des chiffres et du tableau social qu'il dessine* »; tableau dans lequel le capital est bien davantage hérité ou obtenu grâce au mariage qu'épargné par un individu au cours d'une vie de travail. Les personnages de Balzac ou Jane Austen, insiste *Piketty*, ne comptent pas sur le travail pour améliorer leur niveau de vie. Seul compte en réalité le patrimoine dont ils disposent, qui ne saurait être véritablement accru par le travail.

La littérature ici éclaire et illustre le travail de l'économiste, et conforte les données de l'historien en donnant chair aux tendances longues de la répartition des revenus.

Elle témoigne aussi de l'importance de l'économie, à travers les inquiétudes et les calculs qui précèdent les décisions prises par les personnages. Là est l'intérêt de la littérature pour l'économiste. Elle exprime, par son langage et ses artifices fictionnels, les idées auxquelles l'économiste ou l'historien peuvent accéder par d'autres moyens.

La littérature peut avoir donc un enjeu plus vaste. Elle ne se borne pas seulement à rendre compte ou illustrer des perceptions ou des représentations de l'économie construites par la pensée économique, elle confirme des phénomènes établis par l'histoire

économique elle aussi une fonction de diffusion des idées issues de l'analyse économique, au-delà d'une fonction de confirmation et d'illustration des perceptions historiques des faits économiques, la littérature peut nous informer de ce que la pensée économique *ne dit pas* de l'économie. La littérature peut non seulement rendre compte mais modifier la perception de l'économie que construisent les économistes.

Parmi les œuvres littéraires qui s'intéressent à l'économie, il y a *L'Argent d'Emile Zola*, ce chef d'œuvre qui raconte la croisade économique de Saccard, le directeur de la banque universelle et décrit l'apparition de la finance moderne.

2. Emile Zola :

Emile Edouard Charles Antoine Zola est un écrivain et journaliste né le 2 avril 1840, à Paris d'un père italien et d'une mère française.

Orphelin de père à sept ans, Emile Zola abandonne ses études et exerce divers petits métiers avant d'entrer à la librairie *Hachette* en 1862, où il est employé. Vite chef de la publicité, il commence à écrire des contes, dont un volume paraît en 1864. C'est à son ami Paul Cézanne, qu'il a connu au collège Bourbon d'Aix-en-Provence où ils étaient élèves, qu'il doit rencontrer des peintres tels que Monet, Renoir, Sisley, Pissarro et Manet. Décidé à vivre de sa plume, il démissionne de la librairie *Hachette* le 31 janvier 1866. Le scandale de la publication de certains de ses articles sous le titre *Mes Haines* et le soutien qu'il apporte à un peintre comme Manet le font connaître. Emile Zola commence à publier des romans, dont *Thérèse Raquin*, qui est sa première réussite. Après la guerre de 1870, à laquelle il ne participe pas parce que, fils de veuve et myope, il n'est pas mobilisable, il devient journaliste parlementaire. C'est le 22 juillet 1872, par la signature du contrat qui le lie à l'éditeur Georges Charpentier, qu'il commence véritablement sa carrière littéraire et qu'il mène de front avec le journalisme auquel il ne renonce pas. Peu à peu ses romans lui valent l'amitié d'écrivains comme Flaubert, les frères Goncourt, Daudet et Tourgueniev. Le succès de *L'Assommoir*, publié en 1877, septième volume des *Rougon-Macquart*, lui confère à la fois la notoriété et l'aisance. Sa maison de Médan devient, le jeudi où il reçoit, le lieu de rendez-vous de jeunes écrivains tels que Huysmans ou Maupassant. Les grands romans de Zola, *Nana* en 1880, *Au Bonheur des dames* en 1883, *Germinal* en 1885, *L'Œuvre* en 1886, qui le brouille définitivement avec Cézanne, permettent au naturalisme de triompher dans toute l'Europe. Indigné par la dégradation du capitaine Dreyfus, le 5 janvier 1895, à l'Ecole militaire, Zola dénonce à la fin de l'année dans trois articles que publie *Le Figaro* les campagnes de presse contre la République et les Juifs. Convaincu que le véritable coupable de l'affaire Dreyfus est le commandant Esterhazy, qui est acquitté à l'unanimité le 11 janvier 1898, Zola publie dans *L'Aurore* deux jours plus tard l'article *J'accuse*. Zola défend le capitaine Dreyfus, condamné de trahison et déporté. Dans cette lettre, adressé au Président de la République, il dénonce que l'armée a fait une erreur judiciaire volontaire et a quitté le vrai coupable en processant un innocent par antisémitisme. La liste des accusées est longue. Voilà l'esprit de Zola, s'engageant personnellement pour la justice; son *J'accuse* est devenu l'emblème de toutes les luttes

contre toute forme de racisme (il avait été peut-être objet de racisme, parce que son père était italien) :

« J'accuse le lieutenant-colonel du Paty de Clam d'avoir été l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire [...]. J'accuse le général Billot d'avoir eu entre les mains les preuves certaines de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées. »²

Condamné à un an d'emprisonnement et à 3 000 francs d'amende, il doit quitter la France le 18 juillet 1898. A son retour, en 1899, injurié, radié de l'ordre de la Légion d'honneur, abandonné par une grande partie de ses lecteurs, il meurt asphyxié par la combustion d'un feu couvert produite par la cheminée de sa chambre dans son appartement parisien.

² Ecritures 2, P. 152

- La technique de documentation de Zola

*Pour mon compte, ma méthode n'a jamais varié depuis le premier roman que j'ai écrit. J'admets trois sources d'informations : les livres, qui me donnent le passé ; les témoins, qui me fournissent, soit par des œuvres écrites, soit par la conversation, des documents sur ce qu'ils ont vu ou sur ce qu'ils savent ; et enfin l'observation personnelle, directe, ce qu'on va voir, entendre ou sentir sur place. À chaque nouveau roman, je m'entoure de toute une bibliothèque sur la matière traitée, je fais causer toutes les personnes compétentes que je puis approcher, je voyage, je vais voir les horizons, les gens et les mœurs. S'il existe une quatrième source d'informations, qu'on me la désigne, et vite je courrai m'y abreuver.*³

L'expérience de Zola dans le journalisme a sans aucun doute influencé sa façon d'écrire les romans, et lui a conféré des qualités précieuses. Sa méthode de travail s'approche en effet de celle d'un journaliste en quête d'informations.

La méthode de travail de Zola est étonnante non seulement à cause du nombre de sources qu'il réunit, mais encore parce qu'il avait pour habitude d'utiliser des sources de différentes sortes. Dans la seule catégorie des livres, Zola a lu et utilisé des documents aussi divers que des romans, des textes techniques, des traités d'économie et des travaux en histoire et sciences politiques. D'autres supports écrits incluaient des articles de journaux, des catalogues, de la documentation de la bourse, des fiches de paie, des livres d'inventaire ou encore des lettres que lui avaient adressées des spécialistes qu'il avait contactés pour obtenir des renseignements.

À cela s'ajoutaient des visites sur place et l'observation de l'environnement qui l'intéressait – ce qui générait d'habitude une quantité impressionnante de notes écrites et de dessins – ainsi que des interviews avec toutes sortes de spécialistes, comme des architectes, des ingénieurs, des employés ou encore des économistes. La plupart des chercheurs, voient ce trait marquant de sa méthode plutôt comme l'un de ses plus grands talents. Tel H. Mitterand :

*On s'est moqué de la brièveté de ces enquêtes. On a eu doublement tort. D'abord parce que en certains cas, Zola a séjourné longuement, et plusieurs fois, sur place [...] Ensuite parce qu'il saisit, sélectionne et rapporte avec une extrême rapidité et une extrême acuité les aspects saillants du spectacle de la nature ou des conduites humaines.*⁴

³ ZOLA, Emile, Les Droits du romancier, P. 439.

⁴ H. Mitterand, « Avant-propos », P. 12.

L'art de Zola consistait ensuite en la façon dont il combinait ces documents hétérogènes.

De ce fait, il va sans dire alors que les écrits de Zola incarnent bel et bien le concept de l'interdisciplinarité.

3. Résumé de l'œuvre :

L'Argent est un roman naturaliste d'*Emile Zola* publié en 1891, le dix-huitième volume de la série *Les Rougon-Macquart*.

Le héros est Aristide Saccard, frère du ministre Eugène Rougon, qu'on avait déjà vu amasser une fortune colossale dans *la Curée*.

Après une succession de mauvaises affaires, il doit repartir de zéro, mais son ambition est demeurée intacte. Il vend son luxueux palais du parc Monceau afin de régler ses créanciers, ne trouve plus où se réfugier, donc il loue deux étages dans l'hôtel appartenant à la princesse d'Orviedo où il fait la connaissance de Georges et Caroline Hamelin, un ingénieur et sa sœur. Les deux frères ont travaillé en Egypte jusqu'en 1859, Georges a assisté aux premiers coups de pioche de Port-Saïd puis voyagé en Constantinople puis envoyé en Syrie où il a lancé une grosse affaire : la première et l'unique route carrossable liant Beyrouth à Damas et il fait venir sa sœur à Beyrouth et ils ont vécu trois années là-bas jusqu'à l'achèvement de la route . Pendant leurs séjours, Georges Hamelin a amassé tout un portefeuille débordant d'idées et de plans. Ensuite, Georges et Caroline Hamelin ont senti la nécessité de rentrer en France afin de trouver les capitaux à leurs projets. En y revenant, leurs économies se sont épuisées rapidement. Saccard, leur voisin a rendu un service à Georges en lui procurant un travail chez des commanditaires qui ont besoin d'un ingénieur de ce fait, les voisins deviennent familiers, madame Caroline devient la gouvernante du ménage de Saccard. S'installera plus tard une liaison peu satisfaisante. Les nouveaux amis rêvent éperdument sur les projets de l'ingénieur. Peu à peu Saccard met au point sa stratégie pour conquérir l'Orient mais une conquête raisonnée et réalisée par la science et l'argent. Afin de financer les projets de mise en valeur de Moyen-Orient, il installe la Banque Universelle. Tout est fait pour attirer petits et moyens épargnants, auxquels on permet des gains faciles et rapides. Les communiqués et articles de presse, les rumeurs savamment dosées font s'envoler les titres de la société.

Cinq mois se sont écoulés, l'affaire n'avance pas, plusieurs obstacles se redressent perpétuellement malgré le zèle et la persévérance de Saccard, donc il implique la princesse d'Orviedo qui a les millions nécessaires au lancement de son projet en jouant sur le côté religieux. Saccard se retrouve à nouveau au sommet de gloire et de puissance, construites sur du sable, car il ne cesse d'acheter ses propres actions.

À la fin du printemps 1865, Saccard décide de doubler le capital de la banque pour fournir les crédits nécessaires aux projets d'Hamelin. Mais déjà une partie de la souscription reste dans les coffres de l'Universelle. Ces bonnes nouvelles économiques font monter rapidement le cours de l'action et la fièvre spéculative.

Saccard se sert habilement de la presse pour réaliser sa publicité, acheter les adversaires, faire pression sur le pouvoir en place et manipuler l'opinion publique. Tout est conçu pour attirer l'épargne populaire par des gains faciles et rapides. Toute la Bourse joue à la baisse en raison de la guerre où s'affrontent la Prusse, l'Italie et l'empire austro-hongrois. À la suite d'une indiscretion de Huret, Saccard, qui est seul à savoir que la paix va survenir après la victoire de Sadowa (juillet 1866), joue à la hausse et rachète toutes les actions disponibles pour réaliser une plus-value exceptionnelle. Il décide d'un nouveau doublement du capital de la banque. L'action stationnaire repart brusquement à la hausse. Saccard continue la politique risquée de détenir illégalement un nombre important de ses propres actions. Il décide en fin d'année de transférer la banque dans des locaux plus vastes rue de Londres pour bâtir le palais de ses rêves.

À l'été de 1868, Saccard veut encore une augmentation du capital et entend financer une partie du prix de l'action sur les dividendes à attendre, « dans le surchauffement mensonger de toute la machine, au milieu des souscriptions fictives, des actions gardées par la société pour faire croire au versement intégral, sous la poussée que le jeu déterminait à la Bourse, où chaque augmentation du capital exagérait la hausse ! ». Saccard se laisse griser par son succès au point de perdre tout discernement quant à la fragilité de l'édifice. Il achète les administrateurs, suscite des débats truqués, communique sa ferveur aux personnes les plus hésitantes. Étourdi par son pouvoir tout neuf, il déclare ouvertement la guerre à son frère, le ministre, et à Gundermann.

En cette fin d'année 1868, l'action dépasse les 3000 francs. Saccard se sent menacé néanmoins par les baissiers. Les premiers nuages s'amoncellent. Les actions de la Banque universelle ne cessent de monter et la tension est à son comble à la Bourse. Tous attendent le krash boursier, rendu inévitable par les malversations et la surenchère artificielle entretenue par Saccard et ses acolytes.

La banqueroute (impossibilité de payer ses dettes suites à des délits commis) a lieu, attendue avec patience par Gundermann qui triomphe. Le prix des actions s'effondre, entraînant la ruine des actionnaires, petits et gros porteurs. Saccard et Hamelin sont incarcérés pour malversations. Caroline prend la mesure des préjudices occasionnés par la faillite de Saccard et se met à détester celui dont elle avait aimé au départ l'enthousiasme.

Caroline rend régulièrement visite à son frère en prison, qui insiste pour qu'elle aille voir Saccard dans sa cellule. Elle finit par accepter. À sa grande surprise, Saccard n'est pas accablé de remords, mais il est galvanisé par l'adversité. Elle rend ensuite visite aux Beauvilliers, complètement ruinées. Elle assiste enfin à la mort de Sigismond chez Busch. Elle recherche en vain Victor qui s'est enfui de L'Œuvre du Travail. En essayant de tirer une leçon de cet épisode de sa vie, elle fait ses bagages. Elle apprend que Saccard s'est enfui en Hollande grâce à son frère Rougon. Caroline reste optimiste malgré tout :

«L'argent, jusqu'à ce jour, était le fumier dans lequel poussait l'humanité de demain »⁵

⁵ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.844

4. Tel père, tel fils

- L'hérédité de Claude Bernard ;

Comment se transcrit l'hérédité dans le roman « L'Argent » ?

Tout d'abord qu'est ce que l'hérédité ?

L'hérédité est la transmission des caractères génétiques ou ensemble des dispositions physiques ou morales transmises des parents à leurs descendants; autrement dit l'hérédité est la transmission de caractéristiques d'une génération à la suivante. Elle apparaît, en quelque sorte, comme étant le principe des *Rougon-Macquart* (donc également de *L'Argent*).

Comme nous l'avons déjà signalé, pour l'hérédité, Zola s'est inspiré des travaux du docteur *Claude Bernard* (1813-1878), à qui il emprunte des termes tels que : **élection** : ressemblance exclusive avec l'un des deux parents), **mélange soudure** : fusion des traits du père et de la mère dans le même produit ou innéité : absence de traits héréditaires.

Analysant maintenant l'hérédité et l'influence du milieu, de la race et du moment sur les comportements humains dans notre corpus, Zola soumet ses personnages à des expériences destinées à mettre en lumière le dynamisme des comportements déterminés par l'hérédité, le milieu, la race et le moment.

De prime abord, Zola file une comparaison entre la démarche observatrice et analytique du romancier et le travail du médecin de manière systématique, en se basant sur « *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale de Claude Bernard* ». Le romancier, suivant l'exemple du biologiste, devient un expérimentateur soucieux de contrôler des hypothèses et de formuler des lois. Il s'agit d'une exploitation approfondie et vaste de l'approche expérimentale et déterministe de la médecine:

En revenant au roman, nous voyons également que le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur. L'observateur chez lui donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Puis, l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude.⁶

⁶ ZOLA, Émile, *Le Roman expérimental*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, P.52

Commençant avec Saccard de son vrai nom Rougon, il est venu à Paris au lendemain du coup d'Etat, il s'est installé dans l'ancien quartier Latin où il a connu la jeune fille Rosalie Chavaille qu'il a abusée, l'a blessée et l'a mise enceinte. C'était lors de ces conditions qu'il a changé son nom Rougon contre celui de Saccard en transformant simplement le nom de sa femme qui se nommait Sicardiot. La mère de la pauvre Rosalie lui a exigé une somme de six cents francs répartie en douze billets pour ne pas l'envoyer en prison, mais il s'est enfui sans payer un sous. Après la disparition de Saccard, Rosalie a accouché d'un garçon : Victor :

L'affaire Sicardot était toute une histoire romanesque qu'elle aimait conter. Rosalie Chavaille[...]avait été prise à seize ans, un soir, sur les marches de l'escalier, dans une maison de la rue de la Harpe, [...]Le pis était que le monsieur, un homme marié[...] s'était montré si amoureux, que la pauvre Rosalie, renversée d'une main trop prompte contre l'angle d'une marche.... Alors, la mère, se taisant, s'était contenté d'exiger de celui-ci une somme de six cents francs, répartie en douze billets, cinquante francs par mois, pendant une année ; et il n'y avait pas eu de marché vilain,Avant la fin du premier mois, le monsieur avait disparu, sans laisser son adresse. [...]Rosalie accouchait d'un garçon...⁷

Ici, Seul, Victor semble répondre à cette emprise génétique. Il est défini comme une « *bête écumant du virus héréditaire* »

Victor, le fils naturel marqué par l'hérédité paternelle, tant sur le plan physique : cet enfant que Zola qualifie du monstre avide dont les yeux hardis et dévorants, une moitié de la face plus grosse que l'autre, le nez tordu à droite, trapu, développé pour son âge, entièrement formé à douze ans, déjà poilu, ainsi qu'une bête précoce, ressemble bel est bien à son père Saccard :

« *Elle restait béante, stupéfiée de son extraordinaire ressemblance avec Saccard. Tous ses doutes s'en allèrent, la paternité était indéniable* »⁸

« *Un enfant qui est dans sa quatorzième année, un enfant qui vous ressemble à un tel point, que vous ne pouvez le renier.* »⁹

que sur le plan comportemental : Victor viole la fille Alice à l'Œuvre et s'enfuit de l'institution comme il a fait son père autrefois avec sa mère Rosalie :

⁷ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P. 67

⁸ Ibid. P. 310

⁹ Ibid. P.311

« Un souvenir s'était éveillé, l'épouvantait d'un affreux rapprochement : Saccard, autrefois, prenant la misérable Rosalie sur une marche, lui démettant l'épaule, au moment de la conception de cet enfant qui en avait gardé comme une joue écrasée ; et, aujourd'hui, Victor violentant à son tour la première fille que le sort lui livrait. »¹⁰

¹⁰ Ibid. P. 772

- La pensée Tainienne :

Zola se rattache non seulement à Claude Bernard, mais aussi à la pensée tainienne, il distingue trois facteurs qui déterminent l'homme et, ainsi, les personnages du roman expérimental: **le milieu, moment et la race.**

Selon l'idée du philosophe Taine, la vie de l'homme est déterminée par trois facteurs: la race (*razza*), le milieu (*contesto sociale*) et le moment (*momento storico*). Si on sait la race d'un homme, son appartenance sociale et le moment où il est né on sait de quel homme on traite.

Donc, il existe d'autres facteurs qui entrent en jeu, non seulement l'hérédité, pour expliquer le comportement ignoble de Victor:

« L'homme n'est pas un esprit pur, ni une abstraction ; il ne vit pas « dans le vide » mais dans un milieu précis. Son comportement n'est déterminé ni par la Providence ni par la raison mais par les influences du milieu et des instincts. »¹¹

1- Le milieu et le moment:

L'enfant a vécu dans la misère noire, dans un quartier chaotique : la cité de Naples. Ayant déserté l'école très jeune, il ne savait pas écrire, à peine lire, n'avait vu sous ses yeux que d'exemples abominables, n'avait côtoyé que de mauvais gens, son destin est déjà déterminé. Mme Caroline voulait l'enlever de ce cloaque, lui refaire une existence. Mais malheureusement, elle n'a pas réussi à décrasser le monstre.

« *Victor avait disparu. Et la scène se reconstruisait : Alice, appelée peut-être, entrant pour donner un bol de lait à ce garçon de quinze ans, velu comme un homme, puis la brusque faim du monstre pour cette chair frêle, ce cou trop long, le saut du mâle en chemise, la fille étouffée, jeté sur le lit ainsi qu'une loque, violée, volée, et les vêtements passés à la hâte, et la fuite.* »¹²

Dès qu'il arrive le moment propice, Victor saute sur l'occasion, ne la laissant pas faufler entre ses doigts :

¹¹ Ecritures 2, P.168-171.

¹² ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P 770

« Comment de si effroyables choses s'étaient-elles passées si vite, dix minutes à peine ? Surtout, comment Victor avait-il pu se sauver, s'évaporer pour ainsi dire, sans laisser de trace ? »¹³

¹³ Ibid. P 778.

5. La race : Dans ce monde entièrement chrétien, les businessmen sont des juifs :

La question de la race est claire comme le nez au milieu du visage dans notre corpus à travers tous les personnages juifs du roman, ces derniers possèdent toute une panoplie de caractères communs.

Cette race juive que Zola qualifie de maudite, vivant en parasite au détriment des autres et feignante, est douée en business, apte de transformer tout ce qu'elle touche en or, tout le monde envie ses prodigieuses facultés financières, sa science innée des chiffres, son aisance naturelle dans les opérations les plus compliquées, elle a une chance d'assurer le triomphe de tout ce qu'elle entreprend.

cette race maudite qui n'a plus de patrie, plus de prince, qui vit en parasite chez les nations, feignant de reconnaître les lois, mais en réalité n'obéissant qu'à son Dieu de vol, de sang et de colère... s'établissant chez chaque peuple, comme l'araignée au centre de sa toile, pour guetter sa proie, sucer le sang de tous, s'engraisser de la vie des autres. Est-ce qu'on a jamais vu un juif faisant œuvre de ses dix doigts ? est-ce qu'il y a des juifs paysans, des juifs ouvriers ? Non, le travail déshonore, leur religion le défend presque, n'exalte que l'exploitation du travail d'autrui.¹⁴

L'Argent n'est ni un livre antichrétien, ni un livre antisémite. En revanche, dans cette histoire, le face à face n'est pas entre deux banquiers. C'est d'un côté le banquier catholique, de l'autre le banquier juif. L'un et l'autre se partagent les horreurs du capitalisme financier.

Pour camper le banquier juif, qui sera finalement le vainqueur de l'affrontement, Zola ne décrit pas l'individu lui-même. Tous les traits du personnage se rapportent à sa qualité de juif. Gundermann n'est pas Gundermann ; il est juif, et c'est suffisant pour le décrire. Assez curieusement, il en est de même de tous les Juifs de l'ouvrage, qui n'existent qu'en tant que virtuoses naturels de la finance :

« Les chrétiens ne sont pas de force, ils finissent toujours par se noyer ; tandis que prenez un juif qui ne sache même pas la tenue des livres, jetez-le dans l'eau trouble de

¹⁴ ZOLA, Émile, *L'Argent*, Paris, G. Charpentier, 1891, P.178.

quelque affaire véreuse, et il se sauvera, et il emportera tout le gain sur son dos. C'est le don de la race, sa raison d'être à travers les nationalités qui se font et se défont. »¹⁵

Gundermann est la figure caricaturale de la finance juive, telle que les contemporains de Zola se la représentaient à la veille de l'affaire Dreyfus (1894-1906). Cet homme vieillissant règne, la passion pour la finance et la spéculation boursière le dévore au point qu'il ne peut même plus manger. Cet ascète est rusé, patient et placide : il attend la banqueroute de Saccard et de la Banque universelle sans broncher, sûr de sa supériorité sur son adversaire.

« Maintenant, tous les fleuves de l'or allaient à cette mer, les millions se perdaient dans ces millions, c'était un engouffrement de la richesse publique au fond de cette richesse d'un seul, toujours grandissante ; et Gundermann était le vrai maître, le roi tout-puissant, redouté et obéi de Paris et du monde... dans Paris, un Gundermann régner sur un trône plus solide et plus respecté que celui de l'empereur »¹⁶

Nous reprochons à la doctrine de Taine, son principe de tout expliquer : elle ne fait pas apparaître les éléments encore inexplicables de l'œuvre littéraire. Elle ne tient pas compte de la nature individuelle ; du génie, de la précision de la vocation, et de l'intensité de la création.

¹⁵ Ibid. P.178

¹⁶ Ibid. P .179

CONCLUSION PARTIELLE :

Pour l'écrivain naturaliste, le héros romanesque est façonné par son hérédité et l'Histoire, particulièrement par la société de son temps.

Zola insiste sur ces méthodes liées à l'hérédité car elles donnent une dimension scientifique constituant le pivot autour duquel tournent les romans des Rougon-Macquart. Dans chacun d'eux, Zola examine la généalogie d'une famille, les conséquences d'un même patrimoine génétique, transmis de génération en génération, et modifié par l'influence du milieu social dans lequel chacun des personnages évolue. Il veut montrer comment se transmet et se transforme, dans une même famille, un défaut génétique héréditaire

Ici, Zola prétend moins que dans d'autres récits devenir un romancier du futur en soumettant ses personnages à des expériences destinées à mettre en lumière le dynamisme des comportements déterminés par l'hérédité et le milieu.

DEUXIEME CHAPITRE

L'approche sociocritique

1. L'interdisciplinarité :

Parfois certains problèmes échappent au domaine d'une seule discipline, et ils ne peuvent pas être résolus que grâce à la coopération des compétences propres à plusieurs disciplines, cela fait la naissance de l'approche interdisciplinaire.

"L'interdisciplinarité, c'est une association de compétences en vue d'une réalisation commune (étude ou projet)."¹⁷

L'interdisciplinarité est l'art de questionner plusieurs disciplines pour répondre à des questions communes. Son intérêt est d'atteindre un but commun en confrontant des approches disciplinaires différentes.

Autrement dit, elle est l'association de plusieurs disciplines et la coordination de leurs techniques, leurs démarches, leurs outils en vue de résoudre une problématique commune.

"L'interdisciplinarité, c'est partir d'un projet, d'une problématique, pour faire percevoir, favoriser la recherche des interactions des savoirs et de leur complémentarité, dans un esprit d'ouverture."¹⁸

Cette approche préconise une certaine ouverture d'esprit de la part des penseurs qui y procèdent. Ces derniers intègrent leurs expertises, leurs capacités intellectuelles mais également ils adaptent leurs compétences, leurs méthodes de recherches et leurs valeurs à des problématiques plus larges.

Le penseur procédant à l'approche interdisciplinaire pose un nouveau regard et prend distance avec ses méthodes et les compare avec d'autres ce qui lui permet une meilleure compréhension et un meilleur éclairage du problème mis sous la loupe et le pousse à produire des explications originales, à innover et à développer une compréhension élargie.

Elle se distingue de la pluridisciplinarité, de la multidisciplinarité et de la transdisciplinarité du fait qu'elle suppose un dialogue, un échange de connaissances, d'analyses, de méthodes entre deux ou plusieurs disciplines. Ce point de divergence est le

¹⁷ http://www.lmg.ulg.ac.be/competences/chantier/contenus/cont_interdis.html (Consulté le 21/04/2020 à 10h)

¹⁸ Ibid

pivot autour du quel tourne notre travail de recherche, il implique une interaction et un enrichissement mutuel entre deux disciplines différentes à savoir : la littérature et l'économie.

« En fait, la contribution d'une ou de plusieurs disciplines à l'étude d'un problème ou d'un objet peut se situer sur un continuum, selon le degré d'interaction ou de fusion de ces disciplines, comme suit : monodisciplinarité, pluridisciplinarité ou multidisciplinarité, interdisciplinarité, transdisciplinarité. »¹⁹

¹⁹ http://www.lmg.ulg.ac.be/competences/chantier/contenus/cont_interdis.html (Consulté le 21/04/2020 à 13h)

2. Le naturalisme :

Définitions :

Le naturalisme est un mouvement littéraire apparu à la fin du XIX^{ème} siècle , cherche à transcender le réalisme en s'inspirant des méthodes scientifiques pour faire du roman un lieu d'expérimentation.

Le naturalisme est la créativité d'un petit groupe d'auteurs, dans ce mouvement le romancier vérifie expérimentalement le rôle des déterminismes sociaux et biologiques des individus. Les naturalistes ont soigneusement joué le rôle du déterminisme social et biologique sur des individus ou des groupes dans leurs romans.

Lorsque nous avons parlé du naturalisme en France, nous avons immédiatement pensé au nom du romancier: Émile Zola, c'est le chef de file de ce mouvement mais on retrouve aussi des grands auteurs comme Maupassant, Daudet, les Goncourt.

Zola a posé les bases de ce mouvement littéraire et artistique dans la préface de la deuxième édition de "Thérèse Raquin" (1868), où il a défini le point de départ des romans naturalistes comme :

« L'étude de tempérament et des modifications profondes de l'organisme sous la pression des milieux et des circonstances »²⁰.

Par conséquent, les méthodes des naturalistes incluent la dimension expérimentale de la science: ils observent, font des hypothèses sur le comportement de leurs personnages, considèrent leur biologie autant que possible et considèrent objectivement la réalité représentée, comme Zola explique :

« Il est évident que le naturalisme ne tient pas au choix des sujets; de même que le savant applique sa loupe d'observateur sur la rose comme sur l'ortie, le romancier naturaliste a pour champ d'observation la société entière, depuis le salon j'usqu'a bouge. Les imbéciles seuls font du naturalisme la rhétorique de l'égout. »²¹

²⁰ ZOLA, Émile, Thérèse Raquin, Paris, Gallimard, "Folio classique" N 3517, 2012, P. 28

²¹ ZOLA, Émile, Le Roman expérimental, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, P. 264

« Il est indéniable que le roman naturaliste, tel que nous le comprenons à cette heure, est une expérience véritable que le romancier fait sur l'homme, en s'aidant de l'observation »²²

L'auteur satisfait et établit les règles: il s'agit ensuite de l'école du naturalisme. Les romans développés sur la base de méthodes scientifiques doivent être considérés comme des laboratoires :

« Le naturalisme dans les lettres, c'est également le retour à la nature et à l'homme, l'observation directe, l'anatomie exacte, l'acceptation et la peinture de ce qui est. »²³

le romancier n'est pas seulement un observateur décent, mais aussi un expérimentateur: c'est lui qui fait bouger les personnages dans une histoire spécifique:

Le romancier est fait d'un observateur chez lui donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Puis, l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages, dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude.²⁴

Par la suite, Émile Zola prône le naturalisme, il donne au naturalisme une véritable signification littéraire et en fait un romantisme, dans le but de rassembler les écrivains de l'époque. Comme il l'explique dans la préface de *Thérèse Raquin* (1867) et surtout dans le roman expérimental:

« Mon but a été un but scientifique avant tout [...] je me suis plu à me poser et à résoudre certaines problèmes [...] j'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres. »²⁵.

²² Ibid. P. 266

²³ZOLA, Émile, *Face aux romantiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1866, P.330

²⁴ZOLA, Émile, *Le Roman expérimental*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, P.58

²⁵Thérèse Raquin, "préface "(1867), blog.ac-versailles.fr

Le naturalisme dans l'Argent de Zola :

L'intrigue est également caractéristique du naturalisme. Il fonctionne selon un déterminisme tragique: personne, ne peut renverser Gundermann et ses finances juives. Zola a montré que personne ne peut arrêter l'enthousiasme croissant pour l'argent et la spéculation de ses contemporains. L'argent est un péché essentiel, et il est inséparable du progrès.

Le déterminisme naturaliste joue un rôle dans le mécanisme économique décrit dans le roman: Zola prouve que le progrès social est inévitable par le progrès industriel et commercial. Ce faisant, l'argent et les banques semblent être des outils importants pour réaliser cette dynamique croissante, qui s'est progressivement développée en Occident et au Moyen-Orient.²⁶

²⁶ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.42

2.1. Émile Zola, initiateur du naturalisme :

La carrière littéraire d'Émile Zola débute en 1867, avec la parution de son roman *Thérèse Raquin*, inspiré du réalisme de Balzac et Flaubert. Très tôt, Zola s'intéresse aux théories scientifiques développées à son époque, notamment les théories biologiques et médicales de Claude Bernard. Zola élabore le projet d'écrire un vaste ensemble de romans, dont les personnages principaux sont issus d'une même famille. Il intitule cette riche fresque romanesque *Les Rougon-Macquart*, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire. La rédaction du premier roman débute en 1869, et aboutit à la parution de *La Fortune des Rougons* en 1871. Mais c'est avec le roman *L'Assommoir*, publié en 1877, que Zola remporte son premier succès auprès du grand public. Ce roman raconte le parcours malheureux de Gervaise, une blanchisseuse misérable qui, malgré ses efforts pour entretenir sa famille, finit par sombrer dans l'alcoolisme qui sévissait alors dans le milieu ouvrier. Par la suite, Zola rencontre régulièrement le succès, notamment avec *Nana*, en 1880, qui raconte l'histoire de la fille de Gervaise, devenue prostituée, puis avec *Germinal* en 1885, qui dépeint la révolte d'un groupe de mineurs dans le nord de la France, menée par Étienne Lantier, le fils de Gervaise. Lorsqu'il meurt, en 1902, Zola est sans doute devenu le romancier le plus célèbre et influent de son époque. De grands auteurs comme Maupassant ou les frères Goncourt n'ont cessé de se réclamer des principes du naturalisme tels que Zola les avaient définis.

2.2. Les principes du naturalisme :

Le mouvement naturaliste s'organise et se développe autour d'Émile Zola, selon deux grands principes:

1. l'observation des faits :

Les naturalistes se considèrent comme des observateurs et des expérimentateurs. Grâce à une grande quantité de littérature et de recherches approfondies, ils ont rapproché leur méthode de celle des biologistes. Puis, à partir d'une situation, ils observent l'évolution du personnage pour arriver à une conclusion. Le but est de comprendre leur comportement dans un environnement particulier, afin d'en tirer des lois générales.

2. Interaction de l'homme et du milieu :

Les naturalistes croient que les faits sociaux sont des phénomènes cliniques qui suivent les lois de la lutte et du choix. Ils croient que le milieu génétique et social joue un rôle vital dans la trajectoire de l'individu. La théorie de la certitude leur fait voir les gens comme les produits de l'environnement. À des fins de démonstration, Zola a imaginé une famille, (Rougon-Macquart), chaque membre reflète un état pathologique.

Le naturalisme dans L'Argent :

Dans L'Argent, le déterminisme biologique et social est à l'oeuvre pour plusieurs personnages :

Saccard est le troisième fils de Pierre Rougon dont il a le caractère sournois et jouisseur. Toute sa vie, il profite de l'ascendant qu'il a sur les femmes pour s'enrichir : il épouse d'abord Angèle Sicardot pour sa dot, puis Renée Béraud du Chatel, qu'il dépouille de ses biens, et prend plusieurs maîtresses. Aucun désastre financier, aucune banqueroute ne peuvent obliger l'avidé Saccard à être honnête et à travailler réellement. Pour Zola, l'appât du gain et l'oisiveté sont inscrits dans les gènes de son personnage ;

rien ne peut non plus détourner Victor, son fils naturel, de son destin et de son atavisme. Il est voué par son père et par le milieu d'extrême pauvreté dans lequel il a vécu à la débauche et à la délinquance. Ce personnage montre les limites de l'institution de la princesse d'Orviedo, L'OEuvre du Travail.

L'intrigue, elle aussi, est caractéristique du naturalisme. Elle fonctionne selon un déterminisme tragique : rien ni personne ne peut détrôner Gundermann et avec lui la finance juive. Zola démontre que personne ne peut enrayer la passion grandissante pour l'argent et la spéculation qui s'est emparée de ses contemporains. L'argent est un mal nécessaire qui est indissociable du progrès.

Le déterminisme naturaliste est à l'oeuvre dans les mécanismes économiques décrits dans le roman : Zola démontre que le progrès social passe inévitablement par le progrès industriel et commercial. L'argent et les banques apparaissent, dans ce processus, comme des outils essentiels à cet élan progressiste qui gagne peu à peu l'Occident et le Moyen-Orient.

3. La sociocritique :

3.1. De la sociologie de la littérature à la sociocritique :

De ses débuts à ses développements les plus contemporains, la sociocritique n'a cessé de marquer sa différence à l'égard de la sociologie de la littérature et d'affirmer sa spécificité.

L'émergence de la sociocritique s'est produite en France aux alentours de 1970 alors que la sociologie de la littérature existait officiellement depuis une vingtaine d'année.

Köhler la définit comme est une :

*« Partie intégrante de la sociologie [qui] tenterait d'appliquer les méthodes de la sociologie à la diffusion, aux succès et au public, à l'institution littéraire, aux groupes professionnels tels que écrivains, professeurs ou critiques».*²⁷

C'est-à-dire que la sociologie de la littérature s'intéresse à l'étude des conditions de publication, de commercialisation et de réception d'une œuvre littéraire ainsi qu'à la notoriété de l'écrivain qui en ressort.

Mme de Staël est parmi les premiers théoriciens qui ont focalisé leurs travaux sur les rapports de la littérature avec les institutions sociales et l'a traitée de point de vue historique, politique, social et religieux surtout dans son ouvrage *De La Littérature en 1800*. Elle précise :

*« Je me suis proposée d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois. »*²⁸

Pour elle, toute action littéraire est le résultat d'un grand nombre d'évènements sociopolitiques et historiques.

Dans son ouvrage *La philosophie de L'art* publié en 1865, le philosophe *Hippolyte Taine* révèle que la littérature est inséparable de son contexte sociopolitique, historique et culturel.

²⁷ Jacques LEENHARDT, « Sociologie de la littérature », in Encyclopaedia Universalis 2004.

²⁸ Madame de STAEL, *De la littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paul van, Genève/Paris, 1959, P 180.

Au début de XX^{ème} siècle, la sociologie de la littérature très affectée par les méthodes dialectiques héritières de *Marx* et de *Hegel*, est tournée vers l'étude intrinsèque de l'œuvre littéraire. Selon le grand philosophe littéraire *Georges Lukas* :

« *Les œuvres littéraires ne relèvent pas des dispositions intérieures de l'écrivain mais sont les résultats des données historico-philosophiques qui s'imposent à sa création.* »²⁹

Les tenants de cette méthode trouvent que l'art y compris la littérature doit permettre une meilleure compréhension de la réalité. *Théodore* déclare que :

« L'une des tâches principale de la sociologie de l'art consiste à critiquer l'ordre social établi. Il nous semble pourtant que cette tâche est réalisable tant que le sens des œuvres et leurs parenthèses sont mis entre parenthèses »³⁰

Régine Robin, une spécialiste de la sociocritique fait l'historique de cette théorie :

*Le social se déploie dans le texte, y est inscrit et ce, que le texte soit un roman réaliste ou un texte avant-gardiste. Cette inscription du social dans le texte prend des formes diverses, contradictoires, ambivalentes et c'est sur ce point que la sociocritique innove en apportant des propositions théoriques et méthodologiques sur la façon dont le social vient au texte. Socialité du texte [. . .] en ce sens que le texte produit un sens nouveau, transforme le sens qu'il croit simplement inscrire, déplace le régime de sens, produit du nouveau à l'insu même de son auteur ; tout le non-dit, l'impensé, l'informulé, le refoulé entraînent des dérapages, des ratés, des disjonctions, des contradictions, des blancs à partir desquels un sens nouveau émerge. [. . .] Ces trois éléments : le roman comme forme clé de la constitution de l'imaginaire social, comme lieu spécifique d'inscription du social et comme production d'un sens nouveau, ont été à la base du questionnement sociocritique à la fin des années soixante.*³¹

²⁹ LUCHAS, Georges, *La théorie du roman*, Denoël-Gouthier, Paris, 1963, p 49.

³⁰ PIERRE, Zima, *Manuel de sociocritique*, Bonchamp-Lès-Laval, L'harmattan 200, p30

³¹ REGINE, Robin, «Le dehors et le dedans du texte», *Discours social*, vol. 5, n° 1-2, 1993, p. 7.

3.1. La sociocritique de Claude Duchet :

3.1.1. Définition :

En 1971, Claude Duchet a créé la sociocritique. Pour lui le texte littéraire est toujours lié à la société et à l'histoire, il propose les principes d'analyse du texte littéraire où du roman lui-même dans sa totalité.

Dans la sociocritique de Claude Duchet, le sujet est l'élément principal de l'analyse et non l'auteur, parce que celui-ci nous présente une idée sur l'engagement du texte, aussi le sujet textuel est le fruit de l'imaginaire d'un écrivain, dans lequel reflète la vision de son groupe social :

« De point de vue sociocritique, l'accent n'est pas mis sur l'auteur, mais sur le sujet de l'écriture, qu'on ne peut évacuer en parlant de sujet de classe. »³²

Dans ce sens, il construit des êtres en papier qui expriment la pensée de l'auteur et celui-ci porte la pensée de son milieu social, et le sujet symbolise les idéologies défendues par l'auteur.

Duchet voulait faire une étude intrinsèque du texte littéraire permettant d'analyser les marques du social qui s'y présentent sans pour autant vaquer à la biographie de l'auteur ou au contexte socio-historique favorisant l'émergence de l'œuvre.

En d'autres termes, la sociocritique se focalise sur l'étude de la socialité du roman et que Duchet explique comme suit :

« Le principe de la socialité du roman était que la fiction narrative installait, construisait un espace, un temps, un être ensemble, un système de codes, un système de relations et d'interlocuteurs, un complexe de normes, de valeurs hiérarchisées qui ne pouvait pas ne pas se référer à un modèle ou une forme d'organisation sociale ou encore une forme socialisée du réel. »³³

³² DUCHET, Claude, Sociocritique, Fernand Nathan, Paris, 1979, P4

³³ DUCHET, Claude et PATRICH, Maurus, « Entretiens de 1995 », p.03, in Sociocritique.com/fr/.

De cette citation, nous comprenons que la sociocritique, fait de la socialité des textes son centre d'intérêt :

« La façon dont le roman s'y prend pour lire le social, pour inscrire du social tout en produisant par sa pratique, du texte littéraire, une production esthétique. »³⁴

Achour écrivait : *« La sociocritique a pour objet d'étude une lecture immanente du texte et la restitution de sa teneur sociale : interroger la socialité de l'œuvre dans sa textualité. »³⁵*

La socialité du texte ou du roman est la société qui se dégage du texte littéraire, l'organisation sociale que la sociocritique met la lumière dans les productions littéraires.

³⁴ REGINE, Robin, «Le dehors et le dedans du texte», Discours social, vol. 5, n° 1-2, 1993, p. 3.

³⁵ ACHOUR, Christiane et REZZOUG, Simone, Convergences critiques, Alger, OPU, 2005, P 261.

3.2. Les concepts de la sociocritique de Claude Duchet :

Claude Duchet a baptisé la sociocritique dans un article intitulé « *Pour une sociocritique ou variations sur incipit* » et à travers lequel il a mis au clair ses concepts et fondements. Et il fixe trois concepts afin d'analyser le texte littéraire :

Le hors-texte (la société de référence), le co-texte (la société du texte) et le discours social.

3.2.1. Le hors texte (la société de référence) :

Le hors texte est l'espace de référence socioculturelle, donc l'écrivain se fait une idée de la société de référence à partir du contexte général, c'est-à-dire la société historique.

« La société du roman renvoie à un ensemble plus grand qui est la société de référence, et qui elle renvoie au hors-texte. Dans l'activité de lecture, le lecteur lit toujours plus que ce qu'il lit. Dans l'activité d'écriture, l'auteur écrit toujours plus que ce qu'il écrit C'est l'existence d'une société de référence et d'une société historique qui permet ce phénomène... »³⁶

3.2.2. Le co-texte (la société du texte) :

La société du roman ou la société textuelle ou le socio-texte qui est l'univers social imaginaire, présent dans le texte. Pour Duchet, la société du roman ou le cotexte, n'existe que dans le texte et ce n'est que le reflet, l'image d'une société référence, prise comme modèle :

« Pour une démarche sociocritique, il ne s'agit pas d'appliquer des normes et des étiquettes, mais d'interroger des pratiques romanesques en tant que productrices d'un espace social, que j'ai proposé d'appeler société de roman. »³⁷

3.2.3. Le discours sociaux :

Le discours social est une représentation de l'opinion publique de la société, il exprime le message véhiculé par le texte du roman en multiples sens à travers certains discours utilisés dans le texte :

« Un ensemble langagier ou discursif pouvant caractériser un certain moment historiquement et socialement défini, selon des découpages plus ou moins justifiés. »³⁸

³⁶ SAMAK, Adama, la sociocritique, enjeux théorique, Editions Publibook, Paris 2013, p43

³⁷ Duchet, Claude, Patrick MAURUS, « Entretiens de 2006 », p.01

³⁸ Duchet, Claude, Maurus, Patrick. Entretiens de 2006. In Sociocritique.com/fr/.p 15.

Conclusion partielle

Ce chapitre porte essentiellement sur un aperçu historique de la sociocritique, sa naissance et ses concepts fondamentaux.

La sociocritique duchetienne est une méthode d'analyse centrée sur la socialité du texte littéraire. Elle diffère des autres approches dans la mesure où elle se fixe comme point de départ la lecture immanente du texte permettant d'en faire sortir les marques d'un réel social. Il s'agit en fait de faire une étude intrinsèque de l'œuvre en l'abordant indépendamment de la biographie de l'auteur et le contexte de son émergence : on part de l'intérieur (le texte lui-même) pour aller vers l'extérieur (société de référence).

TROISIEME CHAPITRE :
« La littérature au service de l'économie »

L'approche est l'outil avec lequel nous envisageons l'objet d'étude, elle comporte des concepts qui présentent la stratégie de les utiliser dans l'analyse.

Dans cet esprit, nous avons décidé de consacrer ce troisième chapitre intitulé : « **La littérature au service de l'économie** » à l'analyse de notre corpus d'étude à savoir : *L'Argent* en procédant à l'approche sociocritique de *Claude Duchet* dont l'historique et les concepts ont été déjà abordés et bien décortiqués dans le chapitre précédent en vue de prouver d'une part que nous pouvons nous référer aux œuvres zoliennes pour étudier la science économique et son histoire et que l'existence de toute une panoplie d'ouvrages de qualité écrits par les spécialistes de cette discipline ne minimise pas leur valeur dans l'étude des phénomènes économiques, et pour dire d'autre part qu'il est toujours intéressant d'avoir un regard différent, un autre angle de vue qui pourrait permettre d'apercevoir un phénomène sous un jour différent, pour en découvrir peut-être des facettes qui restaient cachées à l'économiste dont la façon de regarder les choses est différente de celle du romancier.

Comme nous l'avons déjà dit, dans l'approche sociocritique, Claude Duchet fixe trois concepts afin d'analyser le texte littéraire : le hors-texte (la société de référence), le co-texte (la société du texte) et le discours social.

Nous passons à l'application de ces outils sur notre corpus en commençant par l'analyse de différentes structures de la société du roman. Nous nous contentons de structure du roman dans son contexte économique, ensuite, après avoir traité ces structures, nous passerons notre étude aux discours sociaux. A savoir : la banque, la bourse, l'argent, la libido.

1. La structure de la société du roman :

1.1. Les structures économiques :

1.1.1. La Banque Universelle:

Saccard, dans le but de financer les projets de l'ingénieur Hamelin, a réfléchi à l'installation de la Banque Universelle. Cette banque constitue un système économique en partie intermédié autrement dit, elle joue le rôle d'un intermédiaire de collecteur de fonds entre les agents ayant besoin de financement et les agents ayant la capacité de financement.

« La Banque Universelle, c'est simple, c'est grand, ça englobe tout, ça couvre le monde... Oui, oui, excellent ! La Banque Universelle ! (...) La Banque Universelle, au capital de vingt-cinq millions. Oui, une maison de crédit créée surtout dans le but de patronner de grandes entreprises. »³⁹

Le travail de la banque consiste à transformer les dépôts des clients en prêt à moyen et à long terme mais elle prend un grand risque de liquidité, de taux de rémunération, ... qui l'affaiblissent. La banque universelle tourne alors dans un cercle vicieux d'une économie d'endettement.

Les premiers mois de l'Universelle se base sur l'endettement des capitaux, Saccard lance sa recherche de ceux qui siégeront au syndicat des gros investisseurs dans le capital de sa banque, ceux qui assureront le succès de l'émission des actions par achat des quatre cinquièmes contre une rétribution privilégiée.

« Il dit sa grande affaire, expliqua qu'avant de créer la Banque Universelle, au capital de vingt-cinq millions, il cherchait à former un syndicat d'amis, de banquiers, d'industriels, qui assurerait à l'avance le succès de l'émission, en s'engageant à prendre les quatre cinquièmes de cette émission, soit quarante mille actions au moins. »⁴⁰

Tout est fait pour attirer petits et moyens épargnants, auxquels on permet des gains faciles et rapides. Les communiqués et articles de presse, les rumeurs savamment dosées font s'envoler les titres de la société.

Le luxe tapageur des locaux sont une publicité vivante destinée à faire perdre toute raison au client, et à le stimuler, une invitation permanente à rêver, une imprégnation des

³⁹ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.10

⁴⁰ Ibid. P. 11

esprits par la richesse des ors, la brillance et la solidité des marbres, la profusion des guichets et des services. Rien n'est donc trop beau ou trop clinquant pour Saccard qui veut très vite quitter l'austérité initiale de l'hôtel d'Orviedo pour le palace de la rue de Londres. Saccard croit infiniment dans les signes extérieurs de richesse pour donner confiance. En effet, derrière ce décor de théâtre, se joue la véritable pièce.

Le bâtiment luxueux n'était qu'une façade derrière laquelle se cachent les opérations illégales et les complots des financiers. En coulisse, quelques initiés définissent la stratégie et manipulent le conseil d'administration. Hommes de paille, administrateurs somnolents dont le sommeil est acheté par des primes spéciales, comparses véreux derrière une apparence honorable s'engraissent sur l'affaire tant qu'elle a du crédit mais s'empressent de quitter la barque dès les premières secousses.

1.1.2. La Bourse :

Saccard fait le tour de la bourse, « Saccard était resté les regards fiévreux et provocants, achevant le tour de la salle. » "Cette grande loterie de la spéculation" lieu du jeu financier où, en peu de temps, se construisent des fortunes et s'effondrent d'autres. La Bourse de valeurs manifeste le passage à une économie « désintermédiée ». Elle permet la rencontre entre les épargnants et les demandeurs de capitaux sur le marché financier. Les entreprises et l'État y émettent des titres financiers, ces obligations qui révulsent Saccard par leurs gains sûrs mais médiocres.

Grâce à son regard, on découvre non seulement les différentes parties de cette bourse (palais de brongniard), les différents métiers (agent de change, remisier, baissier, haussier, actionnaires, coulissier, etc.) :

« Saccard, s'étant tourné, reconnut Mazaud, l'agent de change [...] Saccard [...] salua la table d'en face, où se trouvaient réunis trois spéculateurs de sa connaissance, Pillerault, Moser et Salmon [...] La salle s'animait. D'autres remisiers, à chaque minute, en faisaient battre les portes. »⁴¹

; les différentes actions et pratiques financières, mais aussi le côté sombre de l'édifice, les chiffonniers de la dette, les usuriers, les charognards et les rapaces (à l'instar du juif Busch et de sa collaboratrice La Méchain) qui vivent des spéculations sur les créances, sur les banqueroutes et les faillites, et qui animent une bourse parallèle, la petite bourse des "Pieds humides".

« Une de ses grosses affaires (Busch) était bien le trafic sur les valeurs dépréciées ; il les centralisait, il servait d'intermédiaire entre la petite Bourse des « Pieds humides » et les banqueroutiers, qui ont des trous à combler dans leur bilan. »⁴²

Saccard nous mène dans une tournée pour appréhender l'édifice imposant de la bourse de tous les côtés.

⁴¹ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.12

⁴²Ibid. P.53

Aristide Saccard, dont le nom évoque des sacs d'argent compte se relever de sa chute et retrouver le chemin de la fortune. Au début du roman, lorsqu'il était sur la paille Saccard comparait sa situation personnelle misérable à la crise de l'empire qu'il avait depuis longtemps aimé et défendu :

« Et Saccard...ramenait aux difficultés de sa situation personnelle cette crise où l'empire semblait entrer. Lui, une fois encore, était par terre : est-ce que cet empire, qui l'avait fait, allait comme lui culbuter, croulant tout d'un coup de la destinée la plus haute à la plus misérable ? »⁴³

Certes, il aime le luxe tapageur et il est prêt à tout pour gagner de l'argent, mais il est aussi très enthousiaste, très actif et visionnaire :

*« Saccard inaugura l'hôtel monumental qu'il avait voulu, pour y loger royalement l'Universelle [...] fleuri d'ornements [...] une façade dont le luxe étalé arrêta le monde sur le trottoir [...] c'était une somptuosité, les millions des caisses ruisselant le long des murs. Un escalier d'honneur rouge et or, d'une splendeur de salle d'opéra. [...] Des tapis, des tentures, des bureaux installés avec une richesse d'ameublement éclatante. »*⁴⁴

Ce luxe tapageur satisfait à la fois le rêve de Saccard d'ériger une banque dont il veut être le roi mais également de capter le maximum de clients et d'assurer leur confiance.

Cet homme dont le regard perçant séduit Caroline et les propos savent convaincre, même quand ils sont foncièrement antisémites, incarne en somme l'esprit de progrès et de conquête du XIXe siècle :

*« Sa vivace espérance la faisaient se passionner, à l'idée du coup de baguette tout puissant dont la science et la spéculation pouvaient frapper cette vieille terre endormie, pour la réveiller [...]. L'argent, aidant la science, faisait le progrès. »*⁴⁵

Ce petit homme brun de cinquante ans est rongé par l'ambition : c'est un homme pervers, avide, dépourvu de scrupules mais il n'en est pas pour autant entièrement antipathique. L'histoire s'ouvre sur lui attendant **Huret** le député docile, le

⁴³ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.14

⁴⁴ Ibid. P.146

⁴⁵ Ibid. P. 477

⁴⁵ Ibid. P. 16

commissionnaire, pour lui rendre compte de la démarche dont il s'était chargé près de son frère Rougeon. Saccard espère que son frère, **le ministre Eugène Rougon**, viendra à son secours pour le sortir de sa mauvaise passe et l'aider à se relever. Mais Eugène Rougon lui propose une fonction administrative dans une colonie française d'outre-mer, ce qui n'est pas du goût de Saccard qui voit là une tentation de le déporter et de l'éloigner de Paris.

« Il vous trouvera une très jolie situation, mais pas en France... Ainsi, par exemple, gouverneur dans une de nos colonies, une des bonnes. Vous y seriez le maître, un vrai petit prince... Pourquoi pas tout de suite la déportation ?... Ah ! il veut se débarrasser de moi. Qu'il prenne garde que je finisse par le gêner pour tout de bon ! »⁴⁶

Très en colère, à cause du refus de son frère de lui donner un coup de main, il est décidé plus que jamais à tout recommencer pour tout reconquérir, de monter plus haut qu'il n'était jamais monté :

« Et une fièvre le prenait de tout recommencer pour tout reconquérir, de monter plus haut qu'il n'était jamais monté, de poser enfin le pied sur la cité conquise. Non plus la richesse menteuse de la façade, mais l'édifice solide de la fortune, la vraie royauté de l'or trônant sur des sacs pleins ! »⁴⁷

Saccard rend visite au bureau de Busch le juif pour que son frère Sigismond le traducteur marxiste qui partage avec lui son bureau, lui traduise un document en allemand. Zola, en évoquant cette visite, fait d'une pierre deux coups, d'ailleurs, il explique :

Le projet marxiste et la petite bourse des pieds humides.

⁴⁶ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.24

⁴⁷ Ibid. P.26.

1.1.3. Le Collectivisme VS le Capitalisme :

L'histoire de Sigismond introduit d'emblée une pensée et une théorie alternative à celle du capitalisme sauvage représenté par la bourse. Mais ce personnage, frère d'un rapace de la bourse, est représenté déjà comme un tuberculeux.

*C'était une intelligence, ce Sigismond, élevé dans les universités allemandes, qui, outre le français, sa langue maternelle, parlait l'allemand, l'anglais et le russe. En 1849, à Cologne, il avait connu Karl Marx, était devenu le rédacteur le plus aimé de sa Nouvelle Gazette rhénane ; et, dès ce moment, sa religion s'était fixée, il professait le socialisme avec une foi ardente, ayant fait le don de sa personne entière à l'idée d'une prochaine rénovation sociale.*⁴⁸

Curieux, Saccard demande à Sigismond de lui expliquer qu'est-ce que c'est que le collectivisme, le traducteur marxiste lui répond que c'est la transformation des capitaux privés en un capital social unitaire autrement dit, une société où les instruments d'une société sont la propriété du tous.

*Saccard, intéressé, le regardait avec une vague inquiétude, bien qu'il le prît pour un fou. – Mais enfin, expliquez-moi, qu'est-ce que c'est que votre collectivisme? – Le collectivisme, c'est la transformation des capitaux privés, vivant des luttes de la concurrence, en un capital social unitaire, exploité par le travail de tous... Imaginez une société où les instruments de la production sont la propriété de tous, où tout le monde travaille selon son intelligence et sa vigueur, et où les produits de cette coopération sociale sont distribués à chacun, au prorata de son effort. Rien n'est plus simple, n'est-ce pas? Une production commune dans les usines, les chantiers, les ateliers de la nation; puis un échange, un payement en nature.*⁴⁹

Puis il compare ce nouveau système socialiste à celui capitaliste en précisant que l'économie collectiviste est basée sur le marxisme. Karl Marx a fait une critique du système capitaliste. Pour Marx, il faut éliminer les contradictions du capitalisme qui correspondent à la propriété privée des moyens de production et à l'accumulation des profits. Dans le collectivisme, les moyens de production appartiennent donc à tous. Le collectivisme met en avant la solidarité mais il ne s'oppose pas à l'individualisme en tant que droit de chaque individu à exister et à être libre.

⁴⁸ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.70.

⁴⁹ Ibid. P. 42.

« Système d'organisation sociale fondé sur la mise en commun (au profit de l'État ou des groupements plus restreints : coopératives ouvrières, communautés villageoises, cantonales, etc.) des moyens de production et généralement aussi de consommation non immédiate. »⁵⁰

⁵⁰ <https://www.cnrtl.fr/definition/collectivisme> (Consulté le 13/04/2020 à 18h)

1.1.4. La petite Bourse des Pieds Humides :

La petite bourse ou la petite Bourse des affaires déclassées, appelée aussi les « **Pieds humides** » : C'est une espèce de Cour des miracles où, exposée aux intempéries, à l'extérieur du bâtiment, une troupe hideuse de juifs se dispute les cadavres de sociétés mortes. Ces brocanteurs financiers « agiotent encore, des actions de cinq cents francs qu'ils se disputent à vingt sous, à dix sous, dans le vague espoir d'un relèvement improbable, ou plus pratiquement comme une marchandise scélérate, qu'ils cèdent avec bénéfice aux banquiers désireux de gonfler leur passif. »⁵¹

La Bourse des pieds humides désignait le marché des actions des sociétés en grande difficulté financière, qui s'échangeaient à des cours très faibles, à l'extérieur du Palais Brongniart, et constituait un « *bon révélateur des hiérarchies structurant l'intermédiation boursière* »⁵²

*« Et tout de suite il tomba sur la petite bourse des valeurs déclassées, les « Pieds humides », comme on appelle avec un ironique mépris ces joueurs de la brocante, qui cotent en plein vent, dans la boue des jours pluvieux, les titres des compagnies mortes. »*⁵³

Busch est un juif né à Nancy, de parents allemands. Outre l'usure et tout un commerce caché sur les bijoux et les pierres précieuses, Busch fait le trafic des valeurs dépréciées, il sert d'intermédiaire entre la petite bourse des pieds humides et les banqueroutiers qui ont des trous à combler dans leur bilan. Mais il s'occupe surtout de l'achat des mauvaises créances, professant que toute valeur, même la plus compromise, peut redevenir bonne, c'est un jeu comme un autre, la chasse au débiteur, où se laisse prendre, payant pour les disparus, est mangé de frais et vidé jusqu'au sang :

⁵¹ ZOLA, Émile, *L'Argent*, Paris, G. Charpentier, 1891, P. 30

⁵² « *La Bourse et la vie* », *Les Echos*, 30 mai 2012, p. 13

⁵³ ZOLA, Émile, *op.cit.*, P32

« Busch est un homme sans scrupules qui, tel un charognard, vit aux dépens des hommes d'affaires. Officiellement, il recouvre les créances des grands bourgeois, mais sa position lui permet aussi de les faire chanter. Il profite de la misère, tout en l'entretenant, avec sa comparse, l'énorme Mme Méchain. »⁵⁴

Cet odieux personnage est chargé des basses œuvres. Son métier est de vivre de la misère d'autrui. Son bureau est une caverne d'Ali-baba remplie de titres dépréciés, de créances douteuses, de reconnaissances de dettes rachetés à vil prix et valorisés par un long, minutieux travail de recherche des individus. Cet emploi consiste à quadriller Paris par un réseau d'informateurs, à analyser des dossiers, à amasser des informations puis, lorsque le gibier a été retrouvé, d'attendre le moment propice, celui d'une émergence à la lumière, pour fondre sur lui, le faire chanter, l'intimider et lui arracher des sommes exorbitantes :

Bush poursuit ses victimes à boulets rouges, il persécute le petit ménage Jordan et organise un chantage affreux contre les dames de Beauvilliers. Mais ce loup, féroce aux débiteurs, très capable de voler dix sous dans le sang d'un homme, adore son cadet Sigismond d'une passion maternelle, il le sert pour une bonne le tolère oisif et lui défend même de travailler. Et devant le corps à peine froid de Sigismond ce terrible mangeur d'or hurle d'une abominable souffrance.⁵⁵

Busch et la Méchain son aide et son principal collaborateur, appartiennent à la race des charognards :

« Madame la Méchain, bien connue des habitués de la Bourse, une de ces enragées et misérables joueuses, dont les mains grasses tripotent dans toutes sortes de louches besognes. »⁵⁶

⁵⁴ EVELYNE, Marotte. Fiche de lecture, l'Argent d'Emile Zola. lePetitLittéraire.fr. P.9

⁵⁵ http://les.tresors.de.lys.free.fr/poetes/zola/25_les_personnages_rougon_macquart/2_B.htm (Consulté le 16/04/2020 à 20h)

⁵⁶ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, p. 36

1.1.5. La prodigalité est le seul luxe des pauvres :

Saccard, le personnage principal, tisse des relations avec tous les autres personnages du roman, profite d'eux pour atteindre son but, les manipule comme des marionnettes en vue d'exaucer son rêve.

Après sa dernière et désastreuse affaire, Saccard quitte son palais pour régler ses créanciers avec l'intention de se réfugier chez son fils **Maxime** qui occupait seul un hôtel de l'avenue de l'Impératrice. Avec un petit sourire dessiné sur ses lèvres, Maxime refuse catégoriquement l'idée de vivre avec son père sous le même toit :

« Il refusa à son père de le prendre chez lui, pour continuer à vivre tous deux en bon accord, expliquait-il de son air souriant et avisé. »⁵⁷

De ce fait, Saccard loue dans l'hôtel d'Orviedo le rez-de-chaussée et le somptueux premier étage d'installation princière.

La propriétaire de l'hôtel, **La princesse d'Orviedo** femme du prince, fille de la duchesse de Combeville . Mariée à vingt ans sur un ordre formelle de sa mère, elle avait un grand renom de beauté et de sagesse, elle était très religieuse, elle ignorait le passé de son mari, elle éprouvait à l'égard de lui une grande répulsion et une forte rancune, à cette antipathie s'est jointe une énorme tristesse de ne pas avoir un enfant de ce mariage subi par obéissance.

En se mariant avec le prince, elle s'est jetée dans un luxe sans inouï, aveuglant Paris avec l'éclat de ses fêtes. Puis après la mort de son mari, ayant hérité trois cents millions, une seule idée qui lui est devenue une obsession celle de tout réparer. Cette jeune femme qui se trouvait veuve après cinq ans de mariage, n'a pas été amante et qui n'a pu être mère, elle donnait tout l'amour refoulé aux pauvres, aux orphelins et aux souffrants.

« Chez cette femme qui n'avait pas été amante et qui n'avait pu être mère, toutes les tendresses refoulées, surtout l'amour avorté de l'enfant, s'épanouissaient en une véritable passion pour les pauvres, pour les faibles, les déshérités, les souffrants, ceux dont

⁵⁷ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, p. 89

elle croyait détenir les millions volés, ceux à qui elle jurait de les restituer royalement, en pluie d'aumônes. »⁵⁸

Au bout de dix ans, la princesse d'Orviedo se trouve ruinée. Dix ans lui étaient suffisants pour rendre aux pauvres la totalité de l'héritage du prince (les trois cents millions),

« La princesse d'Orviedo, enfin, était ruinée. Dix ans à peine lui avaient suffi pour rendre aux pauvres les trois cents millions de l'héritage du prince, volés dans les poches des actionnaires crédules [...] Pendant dix années, la pluie des millions n'avait pas cessé. »⁵⁹

Elle a toujours offert aux misérables la jouissance de vivre le superflu et tout ce qui est bon et beau.

« À l'Œuvre du Travail, à la Crèche [...] à l'orphelinat [...] à l'Asile [...] et à l'Hôpital Saint-Marceau, s'ajoutaient aujourd'hui une Ferme modèle..., deux Maisons de convalescence pour les enfants [...] une autre Maison de retraite pour les vieillards [...] des Hospices, des Cités ouvrières, des Bibliothèques et des Écoles, aux quatre coins de la France ; sans compter des donations considérables à des œuvres de charité déjà existantes. »⁶⁰

Le fait d'offrir tout l'héritage aux humbles qui n'ont rien et aux faibles que les forts ont volé de leur part de joie, l'a conduite à finir sur la paille.

La vieille Sophie lui reproche ne pas réserver quelques sous nécessaires et ne pas se remarier pour avoir des enfants vu que cela était le vœu de la Princesse d'Orviedo le plus cher, elle n'aimait que cela au fond de son cœur.

« La vieille Sophie [...] furieuse, grondait toute la journée. Ah ! Elle l'avait bien dit que madame finirait par mourir sur la paille ! Est-ce que madame n'aurait pas dû se remarier et avoir des enfants avec un autre monsieur, puisqu'elle n'aimait que ça au fond. »⁶¹

Jolie encore à trente-neuf ans, avec son visage rond aux dents de perles, la princesse d'Orviedo va finir sa vie dans un couvent de carmélites, muré au monde entier.

⁵⁸ Ibid. p.150

⁵⁹ Ibid. p.350

⁶⁰ Ibid. p.351

⁶¹ Ibid. p.351

1.1.6. Riche en projet, léger en argent :

La chance joue en faveur de Saccard cette fois-ci, il fait la connaissance *des frères George et Caroline Hamelin* : Monsieur Hamelin, ingénieur ayant des facultés de travail rares ; mais il s'absorbe dans ses études, adore sa sœur et ne veut pas se marier. Ancien piocheur de l'École polytechnique, aux conceptions si vastes, d'un zèle si ardent pour tout ce qu'il entreprenait, montrait parfois une telle naïveté, qu'on l'aurait jugé un peu sot. Élevé dans le catholicisme le plus étroit, il avait gardé sa religion d'enfant, il pratiquait, très convaincu.

Tandis que sa sœur Caroline jeune femme divorcée, âgée de trente-six ans, ses cheveux blancs ensorcellent tous ceux qui la voient. Elle est très intelligente, bien instruite, parle quatre langues, passionnée par la lecture : elle a lu les économistes, les philosophes et toutes les théories socialistes et évolutionnistes. Elle est la mère- poule de son frère, elle veille sur lui et l'encourage.

Les deux frères ont travaillé en Egypte jusqu'en 1859, Georges a assisté aux premiers coups de pioche de Port-Saïd puis voyagé en Constantinople puis envoyé en Syrie où il a lancé une grosse affaire : la première et l'unique route carrossable liant Beyrouth à Damas et il fait venir sa sœur à Beyrouth et ils ont vécu trois années là-bas jusqu'à l'achèvement de la route . Pendant leurs séjours qui ont duré neuf années en Orient, Georges Hamelin a amassé tout un portefeuille débordant d'idées et de plans. Ensuite, il a senti la nécessité de rentrer en France afin de trouver les capitaux à ses projets.

« Il sentait l'impérieuse nécessité de rentrer en France, s'il voulait donner un corps à ce vaste ensemble d'entreprises, former des sociétés. »⁶²

Saccard qui sent l'odeur de l'agent de loin, est intéressé par les projets que les Hamelin veulent réaliser en Orient, citant entre autres : La Société des mines d'argent du Carmel, la Compagnie générale des Paquebots réunis, les lignes ferrées pénétrant jusqu'aux confins du désert, d'autres projets, notamment de la création d'une banque à Constantinople ...etc.

⁶² Ibid. p.109

« Mais c'était maintenant l'ingénieur qui, les regards levés, allait d'un plan à un autre, repris par ce labeur de toute sa vie, enfiévré à la pensée de l'avenir éclatant qui dormait là, pendant que la gêne le paralysait. »⁶³

Et décide de lancer sa Banque Universelle qui a pour objectif de fournir à leurs projets les capitaux nécessaires.

Pour mettre sur pieds son projet, Saccard contacte toute une série de banquiers, de boursiers, de spéculateurs et d'industriels afin de former le syndicat (assemblée de banquiers et d'industriels) qui va acheter les 4/5 des actions de la nouvelle société dont le capital de lancement est de 25 millions offerts par la princesse d'Orviedo. D'un grand zèle, il fait plusieurs visites en un seul jour : Mazaud (l'agent de charge) ; Gundermann (le milliardaire juif) ; Daigremont (le riche spéculateur) ; le corps législatif pour demander l'accord du ministre ; le marquis de Bohain ; Sédille et Kolb.

⁶³ Ibid. p. 110

1.1.7. La comédie de luxe :

Après son divorce, Madame Caroline se lasse gravement, elle passe son temps à contempler les grandes vitres et fixe ses regards sur le jardin de l'hôtel voisin. Cet hôtel de la famille Beauvilliers où la mélancolie règne et la misère s'évertue à se cacher.

« Alors, intéressée, Mme Caroline avait guetté ses voisines par une sympathie tendre, sans curiosité mauvaise ; et, peu à peu, dominant le jardin, elle pénétra leur vie, qu'elles cachaient »⁶⁴

Caroline, cette femme sensible, agonise de tristesse et de chagrin en voyant madame Beauvilliers et sa fille essayer vainement de sauvegarder leurs apparences. La comtesse Beauvilliers âgée de soixante ans avait beaucoup souffert de son mari qui était un débauché et dont elle ne s'est jamais plainte. Son fils Ferdinand, parti faire la guerre auprès des zouaves (soldats de l'infanterie française d'Afrique) pontificaux vit désormais seule avec sa fille Alice âgée de vingt-cinq ans, dont le teint si pâle que l'on aurait pris pour une fillette, les malheureuses qui possédaient auparavant un magnifique hôtel, n'ont aujourd'hui plus à Paris que cette ancienne maison vétuste.

« Ces Beauvilliers, qui autrefois, sans compter leurs immenses domaines de la Touraine et de l'Anjou, possédaient rue de Grenelle un hôtel magnifique, n'avaient plus à Paris que cette ancienne maison de plaisance. »⁶⁵

Curieuse, Caroline guettait chaque jour les deux femmes et elle assiste à une véritable comédie de la misère. Les dames de Beauvilliers appartenaient jadis à la noblesse la plus riche, vivent maintenant chichement, elles n'arrivent même pas à subvenir à leurs besoins élémentaires, mais elles s'entêtent à afficher un certain luxe.

« C'était un douloureux et puéril héroïsme quotidien, tandis que, chaque jour, la maison croulait un peu plus sur leurs têtes. »⁶⁶

⁶⁴ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, p.80

⁶⁵ Ibid. p .85

Maintenant Carline sait leur histoire et connaît les détails les plus intimes de leur vie, sa tendresse active pour tous les êtres pauvres s'enflamme, elle les prend en pitié et demande à Saccard de les aider :

« – Regardez, dit madame Caroline, en reconnaissant Saccard. Encore quelque chagrin pour ces malheureuses. Les pauvresses, dans la rue, me font moins de peine.

– Bah ! S'écria-t-il gaiement, vous les prierez de venir me voir. Nous les enrichirons, elles aussi, puisque nous allons faire la fortune de tout le monde. »⁶⁷

La Comtesse de Beauvillier ne possède plus qu'une ferme, et elle avait une croyance qu'elle avait sucée avec le lait que la terre est la seule propriété qui garantit la richesse, à l'opposé de Saccard qui juge l'ancienne fortune domaniale comme une stagnation de l'argent et une forme caduque de la richesse qui a cessé d'avoir sa raison d'être.

« On meurt avec un million de terres, on vit avec le quart de ce capital placé dans de bonnes affaires. »⁶⁸

Elle décide alors de donner à Saccard la dot de sa fille Alice (vingt mille francs) qui dorment dans le tiroir et lui prie de lui réserver des actions de sa banque. Sa démarche le touche infiniment et il accepte de l'aider.

⁶⁶ Ibid. p.88

⁶⁷ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.241

⁶⁸ Ibid. p.321

1.1.8. Le tapage médiatique :

Jantrou est un personnage mielleux et détestable. Il est la figure de l'intellectuel corrompu et raté, chassé de l'université, prêt à toutes les compromissions pour garder sa place. Il obtient de Saccard de diriger son organe de presse et de publicité pour la Banque universelle : *L'Espérance*.

Saccard avait acheté le journal *l'Espérance* pour faire la réclame à sa banque. C'est l'occasion de voir comment les sociétés manipulent l'opinion via des journaux ou des publications (les feuilles de la Bourse par exemple) de toutes sortes.

«Ne vous inquiétez donc pas de la couleur de l'Espérance. Ayez un journal, c'est une force. »⁶⁹

Saccard qui s'est réservé un bureau dans le local de *l'Espérance* commence par un coup d'éclat contre Huret qui a publié encore une fois un article trop laudatif à l'égard du ministre Rougon. Saccard reproche à son puissant frère son refus de lui rendre la pareille, en lui divulguant par exemple quelques secrets qui l'avantageraient à la Bourse.

Il ne s'expliqua pas tout de suite, débuta par des généralités, demanda quelle serait la part des journaux, dans le lancement de la Banque Universelle. L'autre prit feu aux premiers mots, déclara qu'il était pour la publicité la plus large, qu'il y mettrait tout l'argent disponible. Pas une trompette n'était à dédaigner, même les trompettes de deux sous, car il posait en axiome que tout bruit était bon, en tant que bruit. Le rêve serait d'avoir tous les journaux à soi ; seulement, ça coûterait trop cher.⁷⁰

⁶⁹Ibid. p. 242

⁷⁰ Ibid. P.240

1.1.9. Le mariage d'intérêt (politique et économie) :

L'arrivée de *Huret* au journal laisse libre cours à une colère de *Saccard* qui refuse de continuer à être le chantre d'un ministre qui ne lui rend pas la pareille.

« J'en ai assez, comprenez-vous, Huret ! Et mettez-vous bien ça dans la tête c'est que, si mon frère ne me sert à rien, j'entends ne lui servir à rien non plus... Quand vous m'aurez apporté de sa part une bonne parole, je veux dire un renseignement que nous puissions utiliser, je vous laisserai reprendre vos dithyrambes en sa faveur. Est-ce clair ? »⁷¹

La discussion entre *Saccard* et *Huret* permet de souligner les rapports étroits et les complicités qui se tissent entre l'argent (le milieu des finances) et la politique. *Saccard* qui a jusque-là accepté que son journal encense les politiques de son frère, se retourne brusquement contre lui, en critiquant violemment ses choix et ses décisions, notamment sur le plan de la politique étrangère (les rapports avec l'Italie, l'Autriche et la Prusse). Cédant à sa haine de *Gundermann*, il critique la complicité de *Rougon* avec la "juiverie" (la haute banque). Il demande alors à *Huret* et à *Jantrou* de se mettre en sourdine, d'arrêter momentanément les louanges adressées au ministre pour lui faire comprendre la nécessité d'une contrepartie. En fait toute la colère de *Saccard* contre *Huret* se révèle en définitive comme un simple rôle joué et bien calculé pour faire comprendre à *Huret* qu'il doit faire plus d'efforts pour tirer profit de ses rapports avec le ministre. Ce coup d'éclat ne restera pas sans effet puisque *Huret*, conscient des bénéfices qu'il tire lui-même de la prospérité de la banque universelle, finira par rapporter en exclusivité une information essentielle à *Saccard* (une information qu'il a dérobée au ministre, en faisant croire à *Saccard* que c'est son frère qui la lui a envoyée) : la nouvelle de la paix entre l'Autriche et l'Italie. Conscients de l'importance d'un tel scoop sur les cours de la Bourse, *Saccard* et *Huret* se mettent incontinent sur un pied de guerre pour faire un grand coup financier. La Bourse connaît depuis plusieurs jours, à cause de la guerre, une tendance baissière. Les deux personnages achètent à coups de millions toutes les actions mises en vente, en faisant attention à ne pas alerter les autres boursiers, à ne pas réveiller leurs soupçons.

⁷¹ ZOLA, Émile, *L'Argent*, Paris, G. Charpentier, 1891, P 379

1.1.10. La bataille boursière :

La description de la séance boursière prend alors les allures d'une véritable bataille qui débouche sur un désastre immense pour la plupart des spéculateurs, y compris Gundermann qui perd huit millions d'un seul coup.

« Mais la haute banque, la banque juive, surtout, avait essuyé une défaite terrible, un vrai massacre. On affirmait que Gundermann, simplement pour sa part, y laissait huit millions. »⁷²

Quant à Saccard et à ses associés, ils engrangent une somme faramineuse : le premier triomphe de Saccard :

Une heure sonna, la cloche annonça l'ouverture du marché. Ce fut une Bourse mémorable une de ces grandes journées de désastre, d'un de ces désastres à la hausse, si rares, dont le souvenir reste légendaire... la guerre était finie. D'où venait cette nouvelle ? Personne ne le sut... Ce fut une mêlée inexprimable, une de ces batailles confuses où tous se ruent, soldats et capitaines, pour sauver leur peau, assourdis, aveuglés, n'ayant plus la conscience nette de la situation. Les fronts ruisselaient de sueur, l'implacable soleil qui tapait sur les marches, mettait la Bourse dans un flamboiement d'incendie.⁷³

Mme Caroline et son frère s'inquiètent de plus en plus à cause du train d'enfer avec lequel on fait fonctionner la banque, surtout que beaucoup d'irrégularités sont constamment commises par Saccard, notamment au moment du deuxième doublement du capital (une grande quantité d'actions émises ne sont pas souscrites, la banque spéculé sur ses propres actions, etc.) Gundermann, le roi de l'or, qui vient d'essuyer une défaite douloureuse, prophétise lui aussi une imminente débâcle de la banque universelle :

« Devant l'engouement qui accueillait l'Universelle, il avait pris position, en observateur convaincu que les succès trop rapides, les prospérités mensongères menaient aux pires désastres. »⁷⁴

Il compte d'ailleurs initier, au moment opportun, une vente à la baisse des actions de l'Universelle pour entraîner et précipiter sa chute. Mais une chute a réellement eu lieu.

⁷² ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P. 412

⁷³ Ibid. P. 419

⁷⁴ Ibid. P. 644

1.3. Les discours sociaux :

Nous avons vu dans le chapitre précédent que la théorie duchetienne met en exergue l'étude des discours qui parcourent le texte.

1.3.1. Le discours social sur l'argent :

La thématique de l'argent est le pivot autour duquel tourne toute l'histoire. Ce roman est truffé de discours sociaux, à travers lesquels Zola véhicule une réflexion philosophique sur l'argent.

D'un côté, Saccard est représenté comme un horrible monstre sans liens ni barrières, qui peut tout faire pour avoir de l'argent. Cet homme sans fard ni fanfare, qui a partagé sa femme avec son fils, qui a vendu sa femme, son fils, et s'est vendu lui-même et qui est également apte de vendre tout ce qui lui tombe dans les mains, juste pour en tirer de l'argent.

« Saccard à nu, cette âme dévastée d'un homme d'argent, compliquée et trouble dans sa décomposition, il était en effet sans liens ni barrières, allant à ses appétits avec l'instinct déchaîné de l'homme qui ne connaît d'autre borne que son impuissance. »⁷⁵

La profonde tristesse éprouvée par Caroline à cause de la trahison de son amant Saccard et sa jalousie à l'égard de la baronne Sandorff, lui ont ouvert les yeux sur la réalité ignoble de cet homme et sur toutes les irrégularités qu'il avait commises en dirigeant l'Universelle. Elle est donc terrifiée de l'inconscience morale de Saccard et elle a regretté d'avoir envoyé une lettre rassurante à son frère Georges Hamelin.

La confession de Maxime sur le passé noir de son père va permettre aussi à Caroline de dévoiler la déchéance morale de Saccard, ce cupide qui, pour obtenir les jouissances qu'il désire, peut tout faire et tout vendre, Maxime lui apprend que Saccard lui a toléré sa relation incestueuse avec sa belle-mère Rénée en vue de lui extirper sa fortune. Caroline commence alors à voir dans l'argent une créature hideuse, qui dessèche les âmes et provoque toutes les cruautés du monde et toutes les saletés humaines.

⁷⁵ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, P.279

L'argent est ensuite représenté comme destructeur du lien social. Les Maugendre se coupent de leur fille, ils refusent de lui donner un coup de main et n'acceptent pas de lui offrir une somme d'argent pour payer ses dettes à cause de leur passion du jeu qui révèle leur manque de générosité. La fille Dejoie, saisie par le démon du jeu, abandonne son père qui a tant sacrifié pour elle.

« Ah ! L'argent, cet argent pourrisseur, empoisonneur, qui desséchait les âmes, en chassait la bonté, la tendresse, l'amour des autres ! Lui seul était le grand coupable, l'entremetteur de toutes les cruautés et de toutes les saletés humaines. »⁷⁶

Alors qu'elle était sur le point de s'enfuir de ce monstre avide, Caroline reçoit une lettre de son frère l'ingénieur dans laquelle il lui parle fièrement des projets qui ont été accomplis en Orient avec un grand succès. Des grandes villes qui ont été créées de rien, des chemins de fer et des routes qui ont été tracés, de la vie qui est entrée au désert, et tous ces projets qui ont été exécutés grâce à l'Universelle. Elle constate alors que sans les spéculations, il n'y aurait pas de grandes entreprises vivantes et fécondes.

« Des cités prospères, des campagnes cultivées, toute une humanité heureuse. Et elle les voyait, et elle entendait la rumeur travailleuse des chantiers, et elle constatait que cette vieille terre endormie, réveillée enfin, venait d'entrer en enfantement. »⁷⁷

De ce fait, sa répugnance et sa haine éprouvées à l'égard de Saccard ont sur le champ disparu, sa vision a changé, Caroline ne se concentre plus sur le côté diabolique de Saccard et de l'argent et elle se rend compte de l'autre facette positif. L'argent se relève le ferment de toute végétation sociale et le terreau nécessaire qui alimente les projets et les grands projets et assure la continuité de la vie.

⁷⁶ ZOLA, Émile, *L'Argent*, Paris, G. Charpentier, 1891, P. 276

⁷⁷ Ibid. P. 282

Caroline, dotée d'une réelle sagesse puisqu'elle est la philosophe illuminée du roman comprend alors la duplicité de l'argent : l'argent est à la fois le pire et la meilleure des choses, autrement dit il ne peut être complètement innocent, ni entièrement condamné.

« Tout le bien naissait de lui, qui faisait tout le mal. »⁷⁸

⁷⁸ Ibid. P. 283

1.3.2. . Le discours social sur le rapport entre l'argent et la libido :

Les discours sociaux qui parcourent le roman, abordent les rapports qui existent entre l'argent et la libido.

Jantrou ce personnage libidineux que Saccard charge de diriger de l'organe de presse et la publicité de la banque universelle stimule les rêves des clients et leur désir de s'enrichir rapidement en utilisant un des ressorts de la publicité moderne, par les images impudiques du corps féminin.

*« Il courut même une plaisanterie, on raconta qu'il avait fait tatouer ces mots : Achetez de l'Universelle, aux petits coins les plus secrets et les plus délicats des dames aimables ».*⁷⁹

Le désir féminin se manifeste également dans l'admiration pour les gagnants de la bourse et la soumission au vainqueur. Chuchu, Germaine Cœur, Flory et autres filles parasites tarifient la nuit d'amour avec les vainqueurs pour cent mille francs. Saccard aussi en vue d'afficher sa victoire financière et son pouvoir sur Paris, il s'offre une nuit d'amour avec ses femmes parasites pour cent mille francs. Sauf, la gentille papetière, Madame Comin qui incarne la pudeur et fait la différence entre l'argent et le plaisir physique.

Pour ce qui est de baronne Sandorff, cette femme diabolique qui ne recule devant rien pour désaltérer sa soif de jouer en bourse et de spéculer, elle utilise sa beauté, son charme et son corps pour conquérir tous les hommes qui peuvent lui satisfaire la passion du jeu boursier. Elle trahit son mari Delcambre avec Saccard, puis Saccard avec Jantrou.

Par contre, le désir masculin s'incarne bel et bien dans le besoin des joueurs de réussir le jeu boursier et de proclamer la puissance et vaincre les autres concurrents. Opposant ici deux comportements totalement paradoxaux : Gundermann, le vrai maître, le roi le plus-puissant redouté et obéi de Paris et du monde qui gère une fortune colossale mais il ne peut en profiter et en jouir à cause de sa santé fragile, il est mis un régime de lait, il ne peut

⁷⁹ ZOLA, Émile, *L'Argent*, Paris, G. Charpentier, 1891, P.207

toucher à une viande ni à un gâteau. Il est un bourreau de travail, sa passion pour la finance et la spéculation boursière le dévore, il consacre toute son énergie à la gestion de sa fortune qu'il va destiner à ses héritiers, les femmes n'ont pas de place dans sa vie. Aucun désir dans le monde ne peut le distraire.

« On l'avait mis au régime du lait, il ne pouvait même plus toucher à une viande, ni à un gâteau. Alors, à quoi bon un milliard ? »⁸⁰

A contrario, Saccard est impulsif, jouisseur, qui aime l'argent à la folie et le luxe tapageur. L'argent, à ses yeux, est la source de tous les plaisirs : nourriture, boisson, et surtout la possession des corps féminins désirables. L'exercice de sa génitalité est le baromètre de son énergie virile, de sa capacité à entreprendre. En fait c'est la même énergie qui est employée dans la bataille financière et dans l'amour.

« Il vivait [...] dans un tel désir, dans une telle anxiété du succès, que ses autres appétits allaient en rester comme diminués et paralysés, tant qu'il ne se sentirait pas triomphant, maître indiscuté de la fortune. »⁸¹

L'une des raisons de la défaite de Saccard, c'est le fait qu'il s'est laissé distraire quand son adversaire Gundermann n'a pas cessé de rester concentré sur la bataille boursière.

⁸⁰ Ibid. P. 210

⁸¹ Ibid. P. 211

1.3.3. Le discours social sur le jeu boursier :

Le texte est plein de discours sociaux des personnages, à travers lesquels Zola regroupe jeu d'argent, la spéculation, le vol, le mariage arrangé et encore l'héritage dans un même ensemble et les qualifie tous comme des voies illégales pour réussir en société.

Selon Sigismond qui adopte le socialisme, dans la société future, il n'y aura :

«Plus d'argent et dès lors plus de spéculation, plus de vols, plus de trafics abominables, plus de ces crimes que la cupidité exaspère, les filles épousées pour leur dot, les vieux parents étranglés pour leur héritage, les passant assassinés pour leur bourse»⁸²

Ils sont considérés comme étant de voies courtes pour accéder à la fortune et le gain rapide donc ils sont condamnés immoraux.

La question posée est celle de la légitimité des fortunes acquises grâce aux jeux d'argent. L'Église catholique fait du travail un élément central de la condition humaine. L'Église interdit l'usure et le jeu d'argent partant du principe que l'argent seul ne produit rien s'il n'est pas fécondé par le travail.

Au XIXe siècle et dans la morale bourgeoise, le jeu est perçu comme un vice lorsqu'il est pratiqué par les classes populaires parce qu'incompatible avec la discipline nécessaire au bon fonctionnement des ateliers. On valorise le travail et le sens de l'épargne.

A l'opposé, Saccard aime faire croire qu'on peut sur un coup en Bourse gagner plus qu'en une vie de travail.

«Avec la rémunération légitime et médiocre du travail, le sage équilibre des transactions quotidiennes, c'est un désert de platitudes extrêmes que l'existence, un marais où toutes les forces dorment et croupissent ; tandis que, violemment faites flamber un rêve à l'horizon, promettez qu'avec un sou on en gagnera cent, offrez à tous ces endormis de se mettre à la chasse de l'impossible, des millions conquis en deux heures, au milieu du plus effroyable des casse-cou ; et la course commence, les énergies sont décuplées, la bousculade est telle, que tout en suant uniquement pour leur plaisir, les gens arrivent parfois à faire des enfants,

⁸² ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, p.494

je veux dire des choses vivantes grandes et belles... Ah dame ! Il y a beaucoup de saletés inutiles, mais certainement le monde finirait sans elles»⁸³

Sur le plan du discours, on prétend ne jouer que l'argent qu'on a en surplus : une prime, la rémunération d'un travail au noir...

Caroline incarne la morale. Elle appelle Saccard à la prudence l'entretenant des dangers qu'il y a à spéculer et à vouloir jouer avec les failles de la loi sur les sociétés. Et elle ne place dans l'Universelle que l'argent d'un héritage inattendu d'une tante qu'elle n'a pas connue. Cet argent, Caroline dit ne pas l'avoir gagné grâce à son travail, l'ayant trouvé sur un trottoir donc elle peut les placer dans un jeu boursier.

⁸³ ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891, p. 184

Conclusion partielle :

L'essentiel de ce chapitre est de faire une analyse des structures économiques de la société romanesque ainsi que de l'ensemble des discours sociaux qui parcourent le texte et à travers lesquels l'écrivain évoque des représentations de l'opinion publique de la société sur l'argent, la libido et le jeu boursier.

Zola y présente les esquisses du système socialiste, rêve d'un monde sans argent, réfléchit aux risques de la financiarisation de l'économie, à la collusion entre l'argent et le pouvoir, aux dérives d'un système insuffisamment contrôlé, au désastre qui menace les petits épargnants, à la perte de confiance préjudiciable pour l'économie, à la nécessité de fluidifier les flux de capitaux, au progrès par le développement...

Les leçons pragmatiques que nous en retirons sont: ne pas s'enflammer, ne pas mettre toutes ses économies dans le même panier, rechercher des placements éthiques et ne pas privilégier le seul gain.

Conclusion

L'Argent, ce roman qui a un peu plus d'un siècle peut encore nous intéresser et nous séduire aujourd'hui grâce à l'habileté de Zola, ce grand écrivain naturaliste qui éprouve un grand sérieux et un grand zèle pour se documenter avant la rédaction de son œuvre.

L'Argent ne déroge pas aux principes du naturalisme, il est de ce fait un roman naturaliste par excellence.

Zola insiste sur ces méthodes liées à l'hérédité car elles donnent une dimension scientifique constituant le pivot autour duquel tourne toute l'histoire du roman.

Zola examine la généalogie d'une famille, les conséquences d'un même patrimoine génétique, transmis de génération en génération, et modifié par l'influence du milieu social dans lequel chacun des personnages évolue. Il veut montrer comment se transmet et se transforme, dans une même famille, un défaut génétique héréditaire.

L'Argent permet bel et bien d'effectuer un travail interdisciplinaire vu qu'il nécessite la collaboration de l'homme de science plus précisément l'économiste et l'homme de lettre pour parvenir à une meilleure compréhension.

L'approche sociocritique nous a aidé à décortiquer les structures économiques dans la société du roman et à déceler les messages implicites que véhiculent les discours sociaux.

Références bibliographiques :

Corpus :

1. ZOLA, Émile, L'Argent, Paris, G. Charpentier, 1891

Ouvrages :

2. ACHOUR, Christiane et REZZOUG Simone, Convergences critiques, Alger, OPU, 2005
3. DUCHET, Claude, Une écriture de la socialité. Poétique, 1973
4. DUCHET, Claude, Sociocritique, Fernand Nathan, Paris, 1979
5. LUKACS, Georges, La théorie du roman, Denoël-Gouthier, Paris, 1963
6. GOLDMANN, Lucien, Introduction aux premiers écrits de Luckacs, Gontier, Paris, 1963
7. Madame de STAEL, De la littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Paul van, Paris, 1959
8. Maurice Nadeau et Roland Barthes, Sur la littérature, Paris, Pug, 1980
9. ROBERT, Escarpit, Sociologie de la littérature, Paris, Presses Universitaires de France, 1971
10. SAMAK, Adama, la sociocritique, enjeux théorique, Publibook, Paris, 2013
11. ZIMA, Pierre, Pour une sociologie du texte littéraire, Paris, l'Harmattan, 2000
12. ZOLA, Émile, Le Roman expérimental, Paris, Garnier-Flammarion, 1971
13. ALPHONSE, Courtois, Histoire des banques en France, Guillaumin et C^{ie}, Paris, 1881 (2^e éd.)
14. HORNEY, Gérard, La bourse pour les nuls, éd. First, 2014
15. LYNCH, Peter, Et si vous en saviez assez pour gagner en bourse, éd. Valor, 1999
16. OLIVIER, Coispeau, Dictionnaire de la Bourse, éd. Séfi, 7^e édition, 2013

Revue:

17. Claude, Duchet, Une écriture de la socialité, Poétique, no 16, 1973, p. 449.
18. Régine, Robin, «Le dehors et le dedans du texte», Discours social, vol. 5, Vol 12, 1993, p. 3.

Thèse ou mémoire :

19. KOUADIO, N'Gussen «LECTURE SOCIOCRITIQUE DU PREMIER HOMME D'ALBERT CAMUS», maître ès arts, université Laval Canada, 1998

Sitographie :

20. <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2014-3-page-31.htm>
21. http://www.lmg.ulg.ac.be/competences/chantier/contenus/cont_interdis.html
22. http://les.tresors.de.lys.free.fr/poetes/zola/25_les_personnages_rougon_macquart/2_B.htm
23. <https://www.cnrtl.fr/definition/collectivisme>
24. http://www.acts17-11.com/francais/money_fr.html
25. <http://www.edubourse.com/guide-bourse/investir-comme-chretien.php>

Résumé :

Notre travail de recherche étudie l'*Argent* d'*Emile Zola* qui raconte la croisade économique de Saccard, le directeur de la Banque universelle, et décrit l'apparition de la finance moderne, en proposant tout d'abord un regard inédit sur la littérature que l'on peut voir comme un document social et s'en servir pour comprendre les sciences économiques en partant du principe que le roman n'est pas juste de la littérature et que le texte littéraire peut dispenser un savoir et revêtir une signification économique.

Privilégiant une méthode interdisciplinaire et procédant à une approche sociocritique, nous cherchons à déterminer ce que ce roman nous apprend sur les formes de l'argent des temps modernes : le fonctionnement de la bourse, la banque, les spéculations, ...etc.

Mais également, nous tentons de voir dans quelle mesure la lecture des œuvres littéraires nous aide à comprendre les phénomènes économiques et inversement dans quelle mesure les théories économiques nous aident à comprendre les œuvres littéraires.

Notre travail de recherche vise aussi à avoir un regard différent, un autre angle de vue qui pourrait permettre d'apercevoir les phénomènes économiques sous un jour différent, pour en découvrir peut-être des facettes qui restaient cachées à l'économiste dont la façon de regarder les choses est différente de celle du romancier.

Mots clés :

Interdisciplinarité, Sociocritique, Littérature, Economie, Bourse, Argent, Hérité.

Summary:

Our research studies a book entitled *L'Argent* by *Émile Zola*. The book that narrates the economic adventure of Saccard, the manager of the international bank, describes the emergence of new finance. Our research provides an unprecedented look about the literature which we can consider as a social document and use it to understand the economic sciences in the light of the perspective that the novel is not only literary work but also it can impact knowledge and have an economic significance.

Privileging an interdisciplinary method and adopting a sociocritical approach, we are trying to determine what this novel teaches us about modern money forms : the operation of the stock exchange, the bank, the speculations...etc.

Furthermore, we are trying to find out to which extent the study of the literary works help us to understand the economic phenomena and, conversely, to which extent the economic theories help us to understand the literary works.

Our research seeks to form a different view which paves the way to perceive the economic phenomena from a different angle; therefore, revealing the facets that remained hidden from the economist whose way of looking at things differs from that of the novelist.

Key words:

Interdisciplinary, Sociocritical approach, Literature, Economy, Stock exchange, Money, Heredity.